

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. III.—No. 13.

MONTREAL, JEUDI, 28 MARS, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA PROTECTION.

Dans une lecture que nous faisons, il y a quelques semaines, devant l'Institut des Artisans, nous avons exprimé l'opinion que la protection était nécessaire au développement de l'industrie nationale dans un pays jeune obligé de lutter contre des nations riches et puissantes.

« Pourquoi, disions-nous, l'Angleterre, la France et les Etats-Unis sont-ils des pays si riches et si prospères, si remarquables par leur industrie? C'est parce qu'ils ont compris une des lois de la nature, aussi vraie dans l'ordre politique que dans l'ordre physique, savoir, que ce qui est faible ne peut lutter avec avantage contre ce qui est fort, qu'une industrie naissante ne peut se soutenir contre une industrie fortement enracinée. C'est qu'ils ont eu de grands hommes pour les convaincre qu'un jeune pays où les capitaux sont rares, la main-d'œuvre élevée et la science peu développée, n'est pas en état de produire à aussi bon marché qu'un pays où les capitaux abondent, où l'industrie est arrivée à son apogée, parce qu'alors ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer. »

La protection a fait des progrès depuis quelques années parmi nous. A la vue de nos campagnes désertes, de nos villes abandonnées, à la vue de ces richesses immenses qui dorment sous nos pieds, on s'est demandé la raison de cet état de choses lamentable, et après avoir réfléchi, on s'est dit: « C'est la protection qui nous manque. »

Mais si la chose est si claire, si la protection est si nécessaire au progrès du pays, comment se fait-il que nous ne l'ayons pas depuis longtemps, et comment se fait-il que des hommes capables y soient encore si opposés? Pour trois raisons bien simples:

10. Jusqu'à ces dernières années, la protection était considérée comme un principe déloyal, contraire aux vœux et aux intérêts de l'Angleterre.

20. Les manufacturiers d'Angleterre et les importeurs du Canada, gens riches et influents, avaient bien garde de laisser prévaloir, dans notre pays, un principe contraire à leurs intérêts. La grande question, pour eux, était d'empêcher qu'on produise ici ce qu'ils nous vendent à si grands profits.

30. L'opinion publique était dirigée par des hommes qui, venus d'Angleterre avec des idées toutes faites, n'ont pas eu assez de largeur d'esprit pour comprendre que ce qui est bon pour un pays, n'est pas toujours bon pour un autre placé dans des circonstances bien différentes. Ils oublièrent que l'Angleterre n'est devenue libre-échangiste, qu'après avoir développé ses manufactures, au moyen d'une protection exagérée, à un tel point qu'elle pouvait fabriquer à meilleur marché que toutes les autres nations. Ils veulent que les mêmes effets se produisent ici sans accepter les mêmes causes.

Mais ce n'est pas la seule contradiction des libres-échangistes dans ce pays.

On en voit qui préchent la protection en même temps qu'ils se prononcent pour l'annexion ou un zollverein. Ils n'ont pas l'air de s'apercevoir que dans l'un ou l'autre cas il leur faut accepter le tarif américain, c'est-à-dire le tarif le plus protecteur qui soit au monde.

C'est certainement la source des idées erronées qui ont entravé le développement de notre industrie nationale.

Des hommes de talent ont entrepris depuis plusieurs années de détourner ce courant fatal à notre avenir, de déraciner ce rameau du libre-échange implanté dans ce pays par des mains intéressées ou inhabiles.

Citons en particulier, M. McLean qui a résumé, il y a quelques années, dans un pamphlet remarquable, tout ce qu'on peut dire en faveur de la protection, et combattu victorieusement les erreurs des libres-échangistes. Il a continué de lutter vaillamment dans la presse du Haut et du Bas-Canada et enroulé sous le drapeau de la protection de nombreux partisans.

Plusieurs journaux, le *Telegraph* de Toronto, le *People's Journal*, le *Star*, la *Gazette de Montreal* et le *Northern Journal* sont venus à la rescousse, et de fait, aujourd'hui il ne reste plus à la cause du libre-échange que des partisans à moitié vaincus, mais honteux de désavouer des opinions préconçues.

De fait la question est bien simple, quand on la dégage du mirage trompeur d'une théorie dont l'application doit être réglée par l'âge, les forces et la fortune d'un pays.

Les libres-échangistes ne nient pas que la protection soit un moyen efficace d'encourager l'industrie; ils sont forcés d'admettre que, malgré toutes nos richesses industrielles, nous n'aurons pas de manufactures tant que l'étranger pourra nous vendre à meilleur marché que nous pouvons produire. Mais ils prétendent qu'une industrie qui n'est pas en état de se soutenir d'elle-même n'est pas un avantage pour un pays, parce que ce sont les consommateurs qui paient les droits nécessaires pour la faire vivre: en d'autres termes que l'intérêt d'une nation étant d'acheter au meilleur marché possible, la protection qui élève le prix des objets lui est contraire.

Voilà le grand argument des libres-échangistes, la théorie féconde qui a enfanté tant de discours et même tant de livres. On la retrouve partout, sous toutes les formes, et lorsqu'il s'agit de gagner les sympathies du peuple à la cause du libre échange, on ne manque pas de dire que la protection a pour but de favoriser quelques manufacturiers aux dépens des classes pauvres et des cultivateurs en particulier.

Je n'ai pas besoin de m'enquérir si ces arguments n'ont pas de la valeur, lorsqu'il s'agit d'un pays riche où l'industrie est en pleine opération, nous nous occupons de savoir, dans le moment, si la protection n'est pas nécessaire pour la créer dans un pays où elle n'existe pas encore.

Or, sur ce terrain notre position est inattaquable et fortifiée par les aveux des pères du libre échange. Stuart Mill reconnaît sans réticence que pour faire surgir l'industrie, pour faire partir les manufactures, la protection est utile. Adams Smith et plusieurs autres laissent percer la même opinion à travers tous les arguments qu'ils ont entassés contre la protection.

Ceux qu'ils ont inspirés ne sont pas toujours aussi sages; il est vrai que c'est un peu la coutume que les élèves aillent plus loin que les maîtres.

Mais, quand bien même nous n'aurions pas l'appui de ces hommes célèbres qui embrouillent souvent les questions à force de les approfondir, surtout lorsqu'ils les traitent en vue de quelque théorie politique dont ils poursuivent la réalisation, le simple bon sens et l'expérience suffissent pour nous apprendre qu'aux arguments plus

haut mentionnés, on peut répondre de la manière suivante:

10. Cette élévation du prix des choses qu'on frappe de droits n'est pas aussi considérable qu'on le dit, lorsque ces droits sont établis avec intelligence, et elle ne dure pas longtemps, car la protection donnant l'essor à l'industrie, la compétition ne tarde pas à abaisser les prix. Rien n'empêche, une fois que les industries sont en bonne voie, de diminuer la protection qu'on leur donnait. Tournez l'esprit d'entreprise et les capitaux de ce côté-là, tentez-les par l'appât du gain et laissez-les faire ensuite, si vous le voulez.

20. On oublie qu'il ne s'agit pas de protection contre les choses de première nécessité, mais contre certains produits dont l'exploitation ou la fabrication peut se faire ici, que cette élévation des prix ne pourrait être ressentie, par conséquent, que par certaines classes de la société. Si, par exemple, on élève les droits de vingt pour cent sur les fers, il n'y a que ceux qui font usage du fer en quantité considérable qui pourraient en souffrir. Il en serait de même du verre, du cuir, etc.

30. L'élévation des prix sur certains articles est-elle à comparer à l'augmentation de richesse que la fabrication de ces articles produirait? Supposons que, moyennant un droit de vingt pour cent, nous produisions pour dix millions de fer que nous importons, ne vaudrait-il pas mieux pour le pays payer ces vingt pour cent, savoir deux millions, et gagner la balance de huit millions? Et ces deux millions, même, le pays ne les paie pas réellement, il en a le bénéfice puisqu'il les garde.

Une balle de marchandises importée d'Angleterre coûte \$100. C'est une somme de \$100 perdue pour le pays. Moyennant un droit de vingt pour cent, cette balle de marchandises est manufacturée dans le pays, elle coûte, avec les droits, \$120: ce sont \$120 qui restent ici et dont chacun a sa part, qui passent des mains du manufacturier et de ses ouvriers dans celles du marchand, de l'épicier et du cultivateur. Ce n'est plus \$120, c'est une somme qui se double, qui se triple et se quintuple par la circulation. Au lieu d'une balle de marchandises, mettez-en 100,000, et comparez la part de droits de chacun avec sa part de profits.

D'après la manière de raisonner des libres-échangistes, le marchand ne devrait jamais augmenter ses affaires dans la crainte d'augmenter ses dépenses, tout homme devrait éviter avec soin de devenir propriétaire pour ne point payer de taxes, etc.

Voici une industrie qui peut employer vingt à vingt-cinq mille ouvriers, jeter dans le pays une quinzaine de millions de piastres par année, augmenter les revenus du marchand, de l'épicier et du cultivateur de vingt ou trente pour cent. Mais pour établir cette industrie il faudrait taxer les produits de l'étranger. « Arrêtez, crie le libre-échangiste, vous allez augmenter le prix de ces produits. » On aura beau lui répondre qu'on paiera dix pour avoir trente, c'est inutile.

—Il faut attendre pour établir cette industrie qu'elle soit capable de se soutenir d'elle-même.

—Mais la population n'a pas de travail, elle émigre en masse pour en chercher!

—C'est égal, reprend le libre-échangiste, il vaut mieux laisser un pays se dépeupler que d'augmenter le prix du fer, de l'acier ou du coton.

Magnifique raisonnement! Et dire que c'est à cela que

se réduisent la plupart des arguments des libres-échangistes !

Ceux qui disent qu'il faut que l'industrie se développe naturellement et se soutienne d'elle-même, veulent la fin sans le commencement, le but sans les moyens. Ils ne sont pas plus sages que celui qui forcerait son enfant de faire, à dix ou quinze ans, ce qu'un homme seul peut faire.

Nous n'avons fait qu'effleurer la question ; mais cela devrait suffire, il nous semble, pour démontrer que la protection est nécessaire à un jeune pays et qu'elle devrait être le programme politique du Bas-Canada qui ne sera quelque chose que par l'industrie.

Mais, dit-on, les exigences politiques, le besoin des partis, l'alliance du Haut-Canada, etc., etc. Il y a quelque chose au-dessus de toutes ces considérations, c'est l'existence d'un peuple. Du moment que le Bas-Canada est convaincu qu'il lui faut pour vivre l'industrie, il n'a qu'une chose à faire, c'est de le dire, de le proclamer hautement et de ne donner son concours qu'au régime politique qui lui permettra d'atteindre ses destinées. Si les Canadiens-Français prenaient, une bonne fois, une attitude énergique, si sortant de leur léthargie, ils s'unissaient pour affirmer leurs droits et leur volonté, ils n'auraient pas besoin de quêter des alliances.

Les idées exprimées dans cet article s'appliquent surtout à nos relations commerciales avec l'Angleterre. La nécessité de nous protéger contre les manufacturiers anglais nous paraît aussi claire que celle d'établir des manufactures. Mais vis-à-vis des Etats-Unis c'est une autre question que nous considérerons dans un prochain article.

L. O. DAVID.

SILHOUETTES LITTÉRAIRES.

J. C. Taché — G. de Boucherville — LaRue — Gérin-Lajoie — Fréchette — Routhier — Lemay — Chauveau — L'abbé Casgrain — Alfred Garneau — David — Marchand — Fabre — Carle Tom — Marmette — E. Gérin — Sulte — Dunn — Mousseau — Faucher de Saint-Maurice — Montpetit — Bourassa — L'abbé Provencher — Dessaulles — LeMoine — Fiset — Legendre — Buies — Decelles — DeGuise — Royal — Provencher — Mme Leprohon — Dansereau — Tassé, etc., etc.

JOSEPH MARMETTE.

Nuda veritas.

(Extrait d'une lettre de X***)

..... « Décidément, mon cher Lépine, elles sont piquantes tes silhouettes. Elles font du bruit dans notre petit monde. On en parle à la ville, on en parle à la campagne. Le public t'écoute chapeau bas ; et tu peux répéter avec M. Prudhomme : *on se m'arriche*. Plus d'un curieux serait ravi de lever le domino qui couvre ta figure.

« Pour ma part, compte sur mon entière sympathie. Au risque de me faire écraser les doigts, je te dis : bravo. A mon avis, tu as pris le vrai moyen de faire naître chez nous la critique, la critique libre, vigoureuse, utile, qui ne craint pas de dire son fait à chacun, de montrer la vérité toute nue : *nuda veritas*. Nous en avons eu assez de ces fades mièvreries, de ces louanges plates, qui ont fait avorter plus d'un beau talent, suffoqué sous une avalanche de compliments. Pour quelques vers heureux, pour une page gracieusement tournée, de crier merveilles, de saluer un Lamartine, un Chateaubriand ! Trêve...

« Tes silhouettes ressemblent à des rosières : elles ont leurs fleurs, mais certes leurs épines aussi. On ne cueille pas les roses sans se piquer les doigts.

« Que veut-on ? c'est dans la nature. Il n'y a pas de roses sans épines, dit le proverbe. Le même sol qui produit l'encens fait aussi croître la myrrhe. Ces braves auteurs, ils seraient capables de renifler tous les parfums de l'Arabie, sans éternuer. Et un grain de poivre avec, les mettrait en fureur.

« Aussi, d'aucuns disent-ils, tout bas, que ton genre est de mauvais goût, que tu es l'épithète brutale.

« Le public sait mieux : ton style est honnête homme au fond...

« Mais, au fait, j'oubliais. Tu me demandes quelques renseignements sur Marmette. Quelle espèce d'homme est-ce ?

« Figures-toi un gaillard de la taille de l'ex-commandant Fortin, six pieds, un peu plus large des épaules, légèrement obèse, avec une chevelure blonde-filasse, et un nez qui fait un point d'exclamation entre les deux points de ses yeux, — bleus d'outre-mer. Une peau blanche et rosée, une voix de basse-taille traînante, avec un geste et une démarche endormis...

« Je venais de lire cette lettre de X*** au sortir du bureau de poste, lorsque, par bonheur, je fis rencontre de mon ami Carle Tom.

« Est-ce bien là le portrait de Marmette ? lui dis-je, en lui montrant la lettre.

« Parfait, me répondit-il avec un air narquois qui me parut suspect.

« Tu l'affirmes !

« C'est absolument cela,.... excepté que c'est le contraire.

« Ah ! ce Philistin de X*** ! Toujours le même ; et j'allais candidement me laisser prendre à ce piège.

« Marmette est une manière de petit être, maigrelet, noir de chevelure, de moustache et de prunelles, avec un teint mat, un petit nez délicat, et des oreilles ni longues, ni courtes. Il a le sourire spirituel, mais attristé par des dents malades, en deuil de celles qui ne sont plus. Il a la voix faible, et la parole d'une volubilité telle que sa conversation est difficile à suivre. L'écureuil n'est pas plus vif dans ses mouvements ; on le croirait monté sur des ressorts. Cette figurine est éclairée par un reflet de vive intelligence, et des yeux qui étincellent d'imagination.

Marmette est né en 1844, à Saint-Thomas de Montmagny. A ses premiers pas dans la vie, sa mère, fille de Sir E. P. Taché, femme d'une belle intelligence et bien instruite, lui mit entre les mains le *Musée des Familles*. Il y prit, de bonne heure, le goût de la lecture.

Avis, en passant, aux mères.

— Voulez-vous développer précocement l'esprit de vos enfants ? mettez-leur sous les yeux de belles images : ce sont des fontaines au fond desquelles nagent des pensées.

C'est un rude métier que celui de médecin de la campagne ! Pendant les longues journées que le Dr. Marmette passait hors de chez lui, sa femme charmait les ennuis de l'absence auprès de son fils, entre une page de Cooper illustré, et un chapitre de Walter Scott.

Joseph Marmette a toujours été passionné pour l'équitation. Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, sur sa jument rouge.

A quatre heures du matin, on le trouvait, en queue de chemise, à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la bombarde.

L'heure vint où il fallut dire adieu à ces délices champêtres. Connaissez-vous rien de plus triste que le premier coup de la cloche du séminaire, le matin de la rentrée ? Connaissez-vous rien de plus joyeux que le premier coup de la cloche, le matin de la sortie ?

Entre ces deux coups, il y a des rayons et des ombres, des congés et des pensums, des thèmes et de belles lectures. Et au bout de tout cela, il y a un homme, une intelligence développée, l'espoir de l'avenir.

Au sortir du séminaire de Québec, Marmette entra à l'Université-Laval ; mais dégoûté bien vite de l'étude de la loi, il prit un emploi, — qu'il occupa encore aujourd'hui, — au bureau du trésor de la province de Québec.

Pendant son séjour à l'Université, un étudiant en médecine l'aborde un soir.

— Veux-tu venir avec moi voler un sujet de dissection au cimetière de * * * ?

— C'est fait.

A onze heures du soir, les deux étudiants étaient dans le cimetière, par un beau clair de lune. Le cadavre était sorti de la fosse avant l'arrivée du charretier.

En l'attendant, ils traînaient leur sujet le long de la clôture couverte, à mi-hauteur, par la neige.

Pendant qu'ils y étaient blottis, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi, un habitant, qui, au lieu de passer outre, se détourna de son chemin ; et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrêta le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vu de personne, le profanateur !

..... mingeait in patrios cineres.

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette.

— Si je lui faisais une peur ?

Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture, et saisit le caque de l'habitant.

Le malheureux ! il en vit trente-six chandelles ! Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

Il bondit, il s'élança, éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté : il s' imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même, il court, il court encore...

Marmette, — comme bien vous voyez, — avant d'écrire des drames, en a joué.

Il a débuté, dans les journaux, par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées, sans avoir épousé le style. Mortes avant le soir, elles n'existent plus que dans la pensée de l'auteur à l'état de remords, et dorment ensevelies dans leur linceul de papier.

Pourquoi faut-il dire qu'il a commis *Charles et Eva*, qui se sont mariés dans la *Revue Canadienne* en 1867 ? Je n'irai pas troubler la paix de leur petit ménage. M. Marmette peut me remercier si je ne chatte pas sur ses épaules la faute de ses deux enfants. Obscurs ils sont nés, obscurs ils mourront. Ils le méritent.

M. Marmette a pris sa revanche, après quatre années de recueillement, dans *François de Bienville*, ce roman historique, si bien corsé, de trame si ingénieuse, d'allure si accorte, si délicat de sentiment, qui a révélé, chez son auteur, un talent réel.

François de Bienville a eu les honneurs de la critique sérieuse.

Lisez ce qu'en a dit, sur le *Courrier du Canada*, un littéraire, dans un article dont la paternité est facile à reconnaître.

« La faculté créatrice est le trait distinctif de son talent : M. Marmette est né romancier. Son imagination, comme la baguette d'une fée, fait surgir des créations nouvelles, des scènes dramatiques, avec une facilité étonnante ; mais ce don précieux est un écueil. Le torrent qui déborde à grands flots, entraîne avec lui la verdure et les fleurs. Le coup de pinceau, la touche artistique, le fini de l'exécution lui font défaut. En un mot, il n'est pas coloriste »....

François de Bienville a été également fort bien apprécié par un homme d'esprit, une plume exercée, A. B. Routhier, curé de Kamouraska, — et par son ami de cœur, L. H. Fréchette.

« L'œuvre de M. Marmette, dit Routhier, se distingue par les plus brillantes qualités... son plan est bien fait, l'intrigue bien conduite, l'intérêt habilement ménagé, et le déroulement se précipite d'une manière inattendue et saisissante...

« M. Marmette manie très-bien la narration et le dialogue... Il réussit généralement bien dans la description, quoiqu'il charge un peu trop ses couleurs... »

Le roman de M. Marmette a été traduit en anglais et publié dans le *New-York Citizen*.

Les qualités qui s'étaient fait jour dans *François de Bienville*, ont éclaté plus brillantes et plus vigoureuses dans *l'Intendant Bigot*, dont *l'Opinion Publique* a fait cadeau à ses lecteurs, l'année dernière. C'est l'œuvre littéraire de 1871.

L'imagination a pris de l'envergure, le style a pris de la couleur. Sans être toujours sûr, le goût s'est épuré. L'auteur a une riche moisson devant lui.

Dramatiser les grandes époques de notre histoire pour les rendre populaires ; voilà son but. Il est patriotique, et mérite encouragement.

Si le ciel lui prête vie, et si, dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loisirs, dans peu d'années, nous aurons notre Fenimore Cooper.

PLACIDE LÉPINE.

P. S. Six nouvelles silhouettes, mises à l'étude, seront bientôt publiées par la publication.

Argenteuil, 23 mars, 1872.

P. L.

La vie et la science de la grammaire sont analogues. Dans les deux il faut savoir faire des exceptions aux règles générales.

FRANCIS PARKMAN.

Vous connaissez, ou vous ne connaissez pas, le *Revere House* de Boston : c'est l'hôtel fashionable de la ville. C'est au *Revere House* qu'on a récemment préparé des appartements pour la réception du grand duc Alexis, lors de son passage à Boston. Il faut avoir visité quelques-uns de ces hôtels princiers des Etats-Unis, pour se former une idée du luxe qu'exige en voyage le peuple américain, cette grande tribu nomade campée en Amérique.

Au mois de mai de l'année dernière, je montais les degrés du péristyle du *Revere House* en admirant les deux beaux lions en bronze couchés sur leurs piédestaux de chaque côté de l'escalier, lorsque je fus distrait de mon attention par un étranger qui s'avança vers moi, et vint en souriant me souhaiter la bienvenue.

Je reconnus à l'instant mon ancien ami M. Francis Parkman.

Depuis plusieurs années, nous correspondions ensemble sans nous être jamais vus. M. Parkman était venu à Québec pour me rencontrer, j'étais allé à Boston dans le même but ; mais une étrange fatalité nous avait toujours éloignés l'un de l'autre : c'était pour la première fois que nous avions le plaisir de nous serrer la main.

Après les premiers épanchements de l'amitié, M. Parkman me dit que sa voiture nous attendait à la porte de l'hôtel, et s'offrit à me faire les honneurs de sa ville natale.

Boston, qui a été justement surnommé l'Athènes moderne des Etats-Unis, est le centre des lettres et des sciences, la capitale intellectuelle de la grande république.

Nous visitâmes ses principales institutions, et particulièrement l'Université de Cambridge, le célèbre Harvard College, fondé en 1637.

J'y admirai le magnifique musée d'histoire naturelle formé par M. Agassiz, et qui rivalise avec les plus riches musées d'Europe.

De là nous allâmes rendre visite au célèbre professeur et à son illustre voisin, M. Longfellow, le Lamartine américain. M. Agassiz est une de ces physionomies que l'on n'oublie pas, figure douce et attractive, que les calmes études de la science ont empreinte d'une lumineuse sérénité.

Madame Agassiz, née Miss Carey, issue d'une opulente famille de Boston, est une femme d'un esprit supérieur. Elle partage les études et les courses scientifiques de son mari, et a écrit ses voyages avec autant de grâce que d'originalité.

L'auteur d'*Évangéline* est un beau vieillard, aux traits animés, au regard limpide et inspiré. Sa noble figure, sa longue et abondante barbe, qui tombe en flots de neige sur sa poitrine, lui donnent un air de majesté qui rappellent les bardes ou les voyants des anciens jours : c'est ainsi qu'on se représente Osian, Baruch, ou le Camoëns.

Chez M. Longfellow, comme chez M. Agassiz, le cours de la conversation nous entraîna naturellement à parler du Canada ; ces hommes éminents ne tarissaient pas d'admiration sur la beauté de notre histoire, qu'ils avaient appris à apprécier par la lecture des œuvres de M. Parkman. Pour eux, comme pour bien d'autres, cette lecture avait été une révélation.

De son côté, Madame Agassiz me parla longuement, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, de l'héroïsme de nos premiers missionnaires et de nos fondatrices religieuses.

Déjà, en France, en Angleterre, et dans plusieurs autres parties des Etats-Unis, j'avais été fier d'entendre faire l'éloge de notre peuple d'après l'auteur des *Pioneers*.

Mon séjour à Boston acheva de me convaincre des immenses services que M. Parkman a rendus à notre pays par ses travaux historiques.

Un intérêt et une sympathie toute naturelle se rattachent donc à cet écrivain qui nous a si noblement vengés des odieuses calomnies qu'on a inventées pour avilir le nom et le caractère de nos ancêtres.

I.

La famille de M. Parkman est une des plus anciennes des Etats-Unis : elle se glorifie de retracer sa généalogie jusqu'aux Pilgrim Fathers.

François Parkman est né à Boston le 16 septembre 1823. Dès l'âge de huit ans, il fut transporté des rives de l'océan aux rives de la forêt. Quatre années de son enfance s'écoulèrent dans la résidence de son grand-père, située à l'intérieur du Massachusetts, sur les limites des défrichements. L'imagination vive et rêveuse de l'enfant, qui s'était bercée d'abord au roulis des vagues de l'océan, dut se plonger avec une singulière volupté dans ces vagues autrement mystérieuses des grands bois. C'est dans ces courses enfantines qu'il puisa ce goût pour les aventures, cet amour pour la vie sauvage dont ses écrits portent une si puissante empreinte.

Il entra au collège de Harvard en 1840, et y fit son cours d'études. Durant ses vacances d'été, il s'amusa à parcourir la lisière des forêts, les rivières et les lacs qui séparent le Canada des Etats-Unis. Il passa un mois entier à sillonner en tous sens le lac George, à admirer ses rivages pittoresques, à graver ses montagnes, à étudier dans leurs moindres détails, les lieux historiques, les champs de batailles où français et anglais, colons et sauvages ont versé tant de sang pour remporter de stériles victoires. Le génie descriptif du futur auteur se développa, durant ces excursions, avec une nouvelle science de la solitude et un sentiment plus profond de la poésie du désert. Il se passionna pour l'histoire de la Nouvelle-France en parcourant, les livres à la main, ce vaste théâtre où la France et l'Angleterre se sont disputé, pendant si longtemps, le sceptre de l'Amérique du Nord.

A la fin de l'année 1843, quoiqu'il n'eût pas encore achevé son cours d'études, M. Parkman fit un voyage en Europe, en passant par Gibraltar et Malte. Il visita la Sicile, et demeura une partie de l'hiver en Italie.

Durant son séjour à Rome, il lui prit fantaisie de s'enfermer, pendant quelques jours, dans un monastère de Passionnistes.

M. Parkman m'a souvent raconté les étranges impressions qu'avait laissées dans son esprit ces quelques jours de retraite.

La fenêtre grillée de sa cellule s'ouvrait sur le Colysée ; et

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, une lettre nous apprend qu'un malheur subit vient de frapper au cœur M. Parkman. Son unique frère, John Eliot Parkman, lieutenant dans la marine américaine, et servant sur la flotte du Pacifique, sous le commodore Stembel, est mort soudainement à San Francisco, le dix-neuf décembre dernier. Après avoir couru mille dangers dans ses voyages, ayant fait plusieurs fois le tour du monde, après avoir affronté la mort sur les champs de batailles de la dernière guerre, il est tombé tout-à-coup, en pleine paix, sans cause apparente. Officier plein d'espérance et d'avenir, aimable autant qu'aimé, sa carrière promettait d'être aussi honorable qu'utile à son pays. Ce regret, jeté sur sa tombe, ira consoler la douleur de son frère.

On peut se figurer les émotions qui devaient faire battre ce cœur de dix-neuf ans, les rêves qui faisaient frissonner cette puissante imagination, lorsque, le soir, accoudé aux barreaux de sa fenêtre, le jeune *solitaire* contemplant, en silence, les rayons de la lune se jouant à travers les arcades en ruines du Colysée, lorsqu'il entendait passer sur les arbustes et monter jusqu'à lui le murmure de la brise tiède et parfumée de la nuit, lorsqu'il écoutait tout ce monde de souvenirs qui s'éveillaient dans un pareil lieu.

Au retour du printemps, il quitta Rome, remonta par le nord de l'Italie, traversa la Suisse, et, passant par Paris et Londres, il arriva à temps en Amérique pour subir ses examens durant l'été de 1844.

Il embrassa alors la carrière du droit. Pendant deux ans, il lutta pour courber son esprit à cette aride étude ; il essaya de couper les ailes à son imagination. Mais c'était vouloir retenir l'aigle en captivité ; le noble oiseau déploya ses ailes, brisa sa chaîne et prit son vol.

M. Parkman jeta ses livres de désespoir, et partit en 1846 pour une expédition dans les Montagnes Rocheuses. Il a écrit un beau livre sur ce voyage, où il a failli laisser sa vie.

Le Far West était à cette époque une région fort peu explorée. Les Mormons n'avaient pas encore mis le pied sur les bords du lac Salé. M. Parkman rencontra, aux environs du fort Laramie, les Saints des derniers jours campés sur la berge d'une rivière. Ils fuyaient le contact de l'Égypte moderne, dont les habitants se refusaient au bonheur de se laisser piller par eux ; et ils s'avançaient dans le désert à la recherche de leur terre promise.

M. Parkman vécut, pendant plusieurs mois, de la vie sauvage parmi les Dacotahs des Montagnes Rocheuses. Il les suivit dans leurs chasses annuelles, afin d'étudier, dans tous ses aspects, le caractère sauvage qu'il devait faire revivre dans ses resplendissantes descriptions, tel que nos pères l'avaient connu aux jours de Champlain et de Montcalm.

Il pénétra même parmi d'autres tribus plus lointaines et plus sauvages pour y observer le type primitif de la race indienne ; mais les fatigues et les privations qu'il eut à endurer durant ces courses lui firent contracter une maladie qui donna un choc irréparable à sa santé, et lui légua des infirmités pour le reste de ses jours.

Le talent de l'auteur se révéla dans le récit qu'il fit de cette excursion, qui parut d'abord dans le *Knickerboker Magazine*, puis en volume sous le titre de *The Prairie and Rocky Mountain life* (1849.) Le même ouvrage fut publié plus tard par un autre éditeur sous le titre de *The California and Oregon Trail*.

Dès ses plus jeunes années, M. Parkman avait résolu d'écrire l'histoire de la domination française en Amérique. Son imagination avait été de bonne heure, séduite par la nouveauté et la poésie de ce sujet.

L'origine, le développement et la décadence de l'influence française en Amérique, offrent une suite de scènes d'une beauté sans rivale dans l'histoire moderne. La lutte longue et acharnée que se livrèrent la France et l'Angleterre, et qui se termina par le triomphe de la race anglo-saxonne, eut d'ailleurs sur les destinées de ce continent des résultats immenses, dont le contre-coup s'est fait sentir jusqu'en Europe. Cette influence a grandi avec le temps, et la civilisation moderne en a subi une déviation sensible.

L'histoire des deux colonies françaises et anglaises a mis en regard deux systèmes opposés : la Monarchie et la République, la Féodalité et la Démocratie. Ces deux systèmes, exprimés par deux croyances religieuses, le Catholicisme et le Protestantisme, ont fait ressortir avec éclat le génie si différent des deux races.

A l'aurore du dix-septième siècle, la Monarchie était dans tout l'éclat de sa puissance triomphante ; le Catholicisme, au lendemain de la Réforme, retrempe par ses désastres, surgissait avec une vie nouvelle du sein de ses propres ruines, et se répandait sur tout l'univers pour conquérir au dehors ce qu'il avait perdu au dedans. Ces deux puissances, fortement organisées, poussaient dans les déserts d'Amérique leurs indomptables soldats et leurs prêtres dévoués, révélaient les secrets des terres inconnues, pénétraient les forêts, marquaient les lacs et les rivières, plantaient partout leurs emblèmes, construisaient des forts, et réclamaient comme leur domaine le sol où ils mettaient le pied. L'expansion de la colonie canadienne fut la tentative hardie de ces deux puissances pour s'emparer d'un continent : la Nouvelle-France ressemblait plutôt à un camp militaire bivouaqué dans les solitudes américaines, qu'à un peuple colonisé. Le commerce lui-même portait l'épée ; la noblesse mercantile, fière du blason de ses ancêtres, aspirait à se créer des seigneuries forestières, ayant des hordes sauvages pour vassaux. Avec sa hiérarchie civile, militaire et religieuse, avec son gouvernement sans peuple, la Nouvelle-France était "une tête sans corps."

Sur les bords de l'Atlantique, grandissaient lentement mais vigoureusement une puissance opposée. Bannis de leur pays par l'intolérance religieuse, les exilés puritains n'avaient pas pour leur mère-patrie, comme les colons français, ce lien puissant qui nuit l'enfant avec sa mère. Le développement de la Nouvelle-Angleterre fut le résultat des forces réunies d'une multitude patiente et industrielle, où chacun, dans son cercle étroit, travaillait pour son propre compte, afin d'acquiescer l'aisance ou la fortune. Géant au berceau, plein de sang et de muscles, la Nouvelle-Angleterre, avec son peuple sans organisation, était "un corps sans tête."

Chacune des deux colonies avait sa force ; chacune avait sa faiblesse : toutes deux possédaient leur genre particulier de vie ardente et vigoureuse. L'une, favorisée à temps, était destinée à vaincre ; l'autre, abandonnée et écrasée par le nombre, devait succomber ; l'une allait croître, l'autre languir. L'histoire de la première est l'invention d'un riche marchand ; celle de la seconde est la légende d'un soldat blessé. L'une possède le réel, l'autre l'idéal ; l'une est le prosaïsme, l'autre la poésie.

On comprend ce qu'un pareil sujet devait avoir de charme et d'attrait pour l'intelligence à la fois romanesque et raisonneuse de M. Parkman. Sa pensée se complait dans ces curieux rapprochements, d'où surgissent parfois d'utiles leçons, ou de philosophiques enseignements.

"La domination française en Amérique, dit-il, est un souvenir du passé ; et lorsqu'on évoque les ombres évanouies de ses héros, elles se lèvent de leurs tombes comme des fantômes étranges et romanesques. La flamme mystérieuse de leur bivouac semble briller encore, et sa lumière incertaine se projette sur les nobles seigneurs et les vassaux, sur la robe noire du prêtre, parmi les groupes farouches des guerriers indiens, tous, blancs et sauvages unis d'une étroite amitié, et suivant l'apre sentier de leur vie aventurière. Une vision sans borne se déploie devant vos yeux : un continent indompté ; d'immenses déserts de verdure forestière ; des montagnes ensevelies dans le silence de leur sommeil primitif ; des rivières, des

lacs, des marécages sans nombre chatoyants au soleil ; un océan de solitude se confondant avec le ciel : tel était le domaine conquis par la France à la civilisation. Les casques d'acier, ornés de leurs blancs panaches, étincelaient sous l'ombre des forêts ; et, dans les antres farouches de la barbarie, on voyait s'agiter la robe du missionnaire. Là, des hommes qui s'étaient imbus depuis leur enfance des sciences antiques, qui avaient pâli dans la froide atmosphère des cloîtres, consumaient le midi et le soir de leur existence à contenir des hordes sauvages sous une autorité douce et paternelle, et restaient calmes et sereins en face des plus horribles genres de mort. Là, des hommes élevés, à la cour, les rejetons élégants de grandes familles, dont les ancêtres remontaient aux croisades, faisaient rougir, par leur indomptable courage, les plus vaillants fils du travail." 1

1 *Pioneers of France in the New-World, Introduction p. X.*

(A continuer.)

M. PLACIDE LÉPINE.

Je suis fort de l'avis du Dr. Larue, lorsqu'il prétend qu'écrire des livres ne vaut plus, en d'autres termes, que c'est placer son talent à fonds perdu que de tenter les succès littéraires. Dans vingt ans d'hui, on ne lira guère, on ne lira peut-être plus, en dehors de l'école. Le journal, la petite feuille à deux sous restera la seule littérature de nos enfants—qui s'étonneront du temps que nous aurons perdu à feuilleter des bouquins, lorsque nous pourrions si bien l'employer à gagner de l'argent.

Nous marchons terriblement vite vers cette époque où l'argent tiendra lieu de toute vertu et mènera à toutes les grandeurs—où le joueur heureux deviendra un grand homme et l'agioteur un héros. Les rois d'Europe ne font-ils pas la cour aux Rothschild—et Fisk tombé sous les balles d'un assassin n'a-t-il pas vu toute la nation américaine s'apitoyer sur son sort, et suivre son convoi funèbre ? Et sans aller si loin ; que d'honneurs, que de dignités semés au milieu de nous et dont on est prêt à dire le prix à ceux qui en voudraient autant ? Cependant, il nous reste encore quelques vertus morales, quelque sentiment de la grandeur intellectuelle. Nous nous révoltons, par moments, contre ce réalisme grossier qui place la matière au-dessus de l'esprit, au-dessus de l'âme elle-même, qui veut que l'or vaille mieux que le talent ou le génie. En cela, nous ne faisons que notre devoir, car les générations qui laissent choir sous leurs yeux quelque une des grandeurs de l'humanité sans lever les bras pour la soutenir, sont mal notées dans l'histoire. Et c'est pourquoi, tout convaincus que nous pouvons être de l'innanité de nos gloires littéraires, du peu d'éclat qu'elles projeteront sur l'avenir, nous ne saurions néanmoins souffrir qu'on les altère ou qu'on leur soit injuste. Nous n'avons pas à disputer sur la valeur de ce qui fera l'objet des affections de nos enfants mais nous devons savoir respecter et honorer devant eux, les hommes que nous avons couronnés jusqu'ici de nos suffrages, nos orateurs, nos écrivains et nos poètes.

Je prends plaisir à lire les silhouettes de M. Placide Lépine, parce que le style en est vif, coloré et probablement aussi parce qu'elles sont avant tout malicieuses. Il nous est naturel d'aimer le spectacle des combats, des coups portés et reçus, nous chérissons voir des hommes se déchaîner à coups de plume, et la malice a fait plus souvent qu'on ne le croit le fonds des vogues littéraires. A part cela, les sujets qu'aborde M. Lépine nous intéressent déjà à plus d'un titre. Tout en lui reconnaissant du talent nous pouvons toutefois bien dire que l'attention qu'on lui prête aujourd'hui provient principalement des hautes réputations auxquelles il s'est accroché. Quelques-unes des silhouettes sont bien touchées en autant qu'elles représentent le physique, la tournure, l'allure du sujet—d'autres frisent la caricature. Une goutte de fiel est tombée dans la détrempée des couleurs—Au point de vue littéraire—comme opinion sur le mérite—toutes sont trop peu étudiées. Nos talents y sont amoindris, nos esprits d'élite altérés, nos hommes marquants rapetissés. Et je me demande ce que vont penser les étrangers du reste des Canadiens, de toute la nation lorsqu'ils vont voir des hommes éminents parmi nous traités de pareille sorte ? Sommes-nous assez riches en talents, en renommées pour qu'il nous soit permis d'en bafouer aucun ?

Puisque M. Lépine fait des silhouettes littéraires, il me semble que sa tâche doit surtout consister à juger les hommes par leurs œuvres littéraires. S'il veut y mêler parfois une anecdote, qu'elle n'apparaisse que pour délasser le lecteur, qu'elle soit avant tout digne et noble. Je ne demande pas mieux que de m'amuser en m'instruisant, mais je rougis de m'amuser aux dépens d'hommes que j'ai été accoutumé de considérer comme faisant honneur à la nation à laquelle je suis fier d'appartenir. M'est avis que M. Lépine manque à son sujet, lorsqu'il se complait à relater les détails intimes de leur vie, ou à relever des défauts de caractère, des faiblesses de tempérament, et ce, avec tous les traits d'une exagération qui est loin d'être délicate. Si les valets de chambre des Rois n'étaient pas discrets comme ils doivent l'être, il n'y aurait bientôt plus de majestés pour la foule. Il en serait de même de toutes les royautés littéraires ; si, au lieu de les faire apparaître avec le manteau de leurs œuvres aux épaules, la couronne du talent sur la tête, on nous les représente plutôt, au foyer domestique, au milieu des misères de la condition humaine, que le plus grand génie partage avec le dernier des idiots : Admettre le genre adopté par M. Lépine, c'est donner carrière à des exagérations pires encore. Bientôt, il serait permis d'applaudir à Rochefort, qui montrait l'enfant impérial sur son pot, en disant : "Voilà, Français, celui qui va bientôt, de plein droit, s'asseoir sur le trône de France."

Rochefort faisait rire, mais on a vu ce que ce succès de rire a coûté.

Je me suis réjoui de l'apparition des silhouettes littéraires, parce que je comptais qu'elles allaient combler une lacune regrettable dans notre enseignement, qu'elles allaient être une critique soutenue et raisonnée de nos auteurs canadiens. Il est vrai que plusieurs noms éminents manquaient sur l'affiche, mais un *et cœtera*, placé au bout, leur laissait la porte ouverte : "On les fera entrer plus tard, me disais-je." Il est également vrai que plusieurs des figurants me paraissent avoir peu de titres au mérite d'écrivains, mais je me disais encore : "Ne mêle-t-on pas de la verdure, des herbes même aux fleurs, pour en faire un bouquet."

J'ai été trompé dans mon attente. Les jugements littéraires de M. Lépine ne sont, généralement, ni étudiés, ni raisonnés, ni motivés. La littérature ne lui sert que de prétexte pour

crayonner des portraits fantaisistes propres à amuser le lecteur et nullement à l'instruire.

Je n'ai pas l'intention de relever tout ce que je considère être des creux d'appréciation dans les silhouettes littéraires ; la tâche serait par trop longue, trop fastidieuse. Seulement, je crois devoir mettre les lecteurs de *l'Opinion Publique* en garde contre la plupart de ces jugements, prononcés à la légère, d'après une impression plutôt que sur conviction—Entraînées, je ne saurais admettre, que le talent de M. Chauveau subisse la condamnation suivante :

"Quand les grelots de la popularité auront fini de sonner, que restera-t-il de M. Chauveau ?

"Comme orateur ? RIEN, si ce n'est, peut-être une page de son discours, à l'inauguration du monument de Ste. Foye."

Une page seulement ! Avouons que ce n'est pas être généreux. M. Chauveau a été mieux traité en France, où l'on a pourtant le droit d'être plus difficile que nous. *L'Annuaire des Deux Mondes*, qui n'ouvre ses pages qu'au récit des faits les plus considérables, accomplis dans l'année, sur toute la surface du globe, qui, souvent ne consacre que quelques paragraphes à des royaumes, à des empires même, *L'Annuaire* a reproduit, tout au long ou à peu près, ce même discours dont nous, Canadiens,—nous consentons à conserver à peine une page.

Mais si M. Chauveau, tout jeune encore et sans fortune, est devenu d'abord solliciteur-général, puis secrétaire-provincial, ne le doit-il pas à ses talents oratoires autant et plus qu'à la force de ses écrits ? Ceux qui l'ont entendu alors ne parlent qu'avec admiration de ses discours—et encore aujourd'hui, on ne les lit pas sans intérêt, tout éloignés que nous soyons des luttes et des agitations de l'époque. Il y a là encore plus d'une bonne page à garder, d'abord pour l'honneur des lettres canadiennes, et ensuite pour le sentiment national dont elles sont imprégnées. On y apprend à aimer, à respecter, à honorer les gloires de son pays, ce qui est d'un bon jugement, autant et plus encore que d'un bon cœur.

M. Chauveau n'a rien perdu de son talent oratoire. La chaleur, la vivacité, la verve lui viennent à point,—et pendant la dernière session surtout, il a montré que son esprit a gardé toute sa verdeur en mûrissant. Seul ou presque seul, dans maintes occasions, il a su résister aux plus rudes assauts de l'opposition, avec un succès qu'il faut respecter, sous peine de laisser tomber les hommes éclairés de l'opposition dans un pénible mépris. Il y a cinq ans que M. Chauveau tient les rênes du gouvernement local avec une énergie que nul ne saurait lui contester. Le fait est là et il prouve soit une grande force d'esprit chez lui, soit une faiblesse désolante chez ses adversaires.

—Comme poète, je ne puis dire si M. Chauveau a réussi, mais s'il a été moins poète qu'orateur, je ne saurais l'en plaindre.

—M. Lépine ajoute :

"Comme prosateur, il y a longtemps que *Charles Guérin* a suivi la pente du ruisseau."

Il y a là deux injustices—l'une consistant à dénier à *Charles Guérin* son mérite véritable—l'autre, qui tend à laisser croire, qu'à part *Charles Guérin*, M. Chauveau n'a rien écrit en prose.

Ce jugement porté sur *Charles Guérin* trouve son explication quelques lignes plus haut, là où M. Lépine a écrit :

"Pastiche des romans français, mieux écrit qu'un grand nombre d'entre eux, *Charles Guérin* est un joli livre qu'on lève et qu'on ne lit pas."

L'auteur des silhouettes, ne saurait avouer plus candidement qu'il n'a pas lu *Charles Guérin*. Il pouvait, du reste s'exempter cet aveu, car ce qu'il en dit est absolument l'opposé de ce qu'il en penserait, si seulement il s'était donné la peine de le feuilleter.

"De *Canadien*, dit-il, ce livre n'a guère que la signature. Il a toutes les qualités de la forme, excepté la vie : style harmonieux, élégant, irréprochable mais sans nerf et sans couleur locale."

J'ai lu et j'ai relu *Charles Guérin* avec attention, et j'ai trouvé un charme réel et profond à sa lecture. Ce n'est pas un ouvrage parfait, tant s'en faut, mais c'est l'essai d'un jeune homme doué d'un esprit observateur assez rare et d'un cœur d'une sensibilité exquise. M. Lépine en vante le style à outrance, et moi je trouve après l'avoir lu que c'est surtout par le style qu'il pêche. Ce que j'ai le plus admiré dans *Charles Guérin*, c'est une série de petits tableaux de mœurs canadiennes d'un naturel charmant, d'une vérité parfaite. Le chapitre de la *mi-carême*—celui de la *vente d'un héritage* à la porte de l'église—sont peints au vif—et je ne sache rien dans notre littérature qui pour le naturel et le coloris puisse leur être comparé ou même en approcher.—Aussi, je n'en reviens plus d'entendre dire que ce livre manque de couleur locale.

Je n'ai ni le temps ni l'intention de faire une étude critique de *Charles Guérin*, je ne veux que signaler ce que je crois être une erreur d'appréciation.

De 1857 à 1867, M. Chauveau a écrit considérablement—et s'il doit être jugé comme écrivain—il serait injuste de laisser dans l'ombre les nombreux écrits de tout genre qu'il a publiés, durant ces dix années, dans le *Journal de l'Instruction Publique*. La *petite revue* seule est peut-être le meilleur compendium d'histoire contemporaine que nous puissions lire.

Mais encore une fois, je n'entends aucunement apprécier M. Chauveau orateur, poète ou écrivain ; seulement, je me suis cru en honneur, tenu de lui restituer des titres légitimes qu'on lui refuse—comme homme de lettres—à l'estime et à l'admiration de ses compatriotes.

A. N. MONTPETIT.

Un nommé Husted Hobby, vieillard d'environ 60 ans, riche d'au moins \$100,000, occupait une maison située sur une ferme près de Greenwich, dans l'Etat du Connecticut. Il vivait seul et le plus misérablement du monde, tant il était avare. Il se nourrissait à peine, ne faisait jamais nettoyer sa maison, et ne changeait de hardes que quand elles tombaient en lambeaux.

Ses animaux de sa ferme n'étaient pas mieux traités que lui. L'un de ces jours derniers, un fermier, qui passait devant la maison, entendit frapper dans l'une des fenêtres. Sachant que le vieil Hobby vivait seul et pouvait avoir besoin de secours, il entra dans la maison, et un spectacle horrible s'offrit à lui. L'atmosphère était insupportable. Dans une chambre de 12 pieds sur 14, froide et ouverte au vent, gisait le vieil avare couché sur un grabat et se mourant de froid et de faim. Un veau, qu'il avait attaché dans le but de l'avoir sous la main pour le tuer, était mort et à demi dévoré par les porceaux. Le plancher était couvert de paille, de cendres et autres salètés. Les volailles avaient fait de la cuisine l'endroit de leur perchoir.

Le docteur fut appelé, mais l'avare devenu paralysé, ne pourra point survivre à la misère qu'il a endurée par son avarice.

OU SONT MES RÊVES.

Où sont mes rêves d'or? Où sont mes espérances?
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux?
Ah! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux!

Insensé! je croyais au bonheur de la terre;
J'étais fait pour aimer, et mon cœur était bon!
Je n'avais qu'un besoin: la paix que rien n'altère;
J'allais, comme l'oiseau, fredonnant ma chanson.
Mon âme est une lyre aux branches suspendue,
Et la brise qui touche à sa corde tendue
Lui fait rendre une plainte; elle est une humble fleur
Ecluse, le matin, au bord de la prairie,
Qui ne demande au ciel qu'une goutte de pluie,
Et qu'un bon rayon de chaleur!

Où sont mes rêves d'or? Où sont mes espérances?
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux?
Ah! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux!

Ah! que j'étais heureux quand je pouvais encore,
Loin du bruit des cités, loin des hommes jaloux,
Courir seul, chaque jour, sur la plage sonore,
Ecouter les sanglots des vagues en courroux!
Elles passaient aussi pour ne plus réparer!...
Mon Dieu! disais-je alors, je ne viens que de naître,
Et, comme ce flot bleu se perd dans l'océan,
Je me perdrai bientôt dans ce profond abîme
Qui ne rend plus jamais sa plaintive victime,
Dans l'abîme affreux du néant!

Où sont mes rêves d'or? Où sont mes espérances?
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux?
Ah! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux!

Que dis-je, le néant? Erreur, songe, folie!
Le néant c'est le monde avec son fol orgueil,
Le monde qui n'a rien et que son destin lie
Comme un pauvre forçat, au mal, aux pleurs, au deuil!
Le monde qui promet et qui jamais ne donne,
Le monde qui gémit, que le crime couronne,
Le monde qui désire et n'est jamais heureux!
La matière est néant, mais néant dans sa forme...
Et l'âme est immortelle, et rien ne la transforme
Lorsque Dieu la rappelle aux cieus!

Où sont mes rêves d'or? Où sont mes espérances?
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux?
Ah! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux!

Où sont ceux que j'aimais, ces amis de l'enfance,
Ces jeunes compagnons qui partageaient mes jeux?
Nous marchions côte à côte, avec insouciance,
Dans le même sentier, sous le ciel radieux.
Il nous semblait alors que la vie était belle,
Que rien ne finissait, qu'une effluve éternelle,
Pour rajeunir le monde, en tout lieu débordait;
Il nous semblait alors que la vieillesse en larmes
N'avait jamais connu les rires et les charmes
Que la jeunesse possédait.

Où sont mes rêves d'or? Où sont mes espérances?
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux?
Ah! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux!

Où sont ces cœurs de feu, ces longues chevelures
Que le vent caressait moins que mes pâles mains?
Où sont ces anges blonds, ces jeunes filles pures
Qui se laissaient bercer par mes premiers refrains?
Elles suivaient mes pas sur le bord des rivières
Et nos mains se joignaient dans les mêmes prières
Quand chantaient les pinsons sur les épais rameaux...
Nos esprits s'envolaient dans un brillant délire;
Nous nous sentions heureux, mais alors pour le dire
Nos lèvres n'avaient plus de mots.

Où sont mes rêves d'or? Où sont mes espérances?
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux?
Ah! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux!

Mais le torrent rapide entraînait la nacelle...
Et les verts oasis et les arbres fleuris
Qui couronnaient le front de la rive nouvelle
Disparurent bientôt à mes regards surpris.
Et j'entendis soudain l'éclat de la tempête;
Je sentis un vent froid qui passait sur ma tête.
Alors un voile épais tomba devant mes yeux.
Je crus qu'un lourd sommeil pesait sur ma paupière;
Je voulus le chasser, j'appelai la lumière...
O ciel! je vis que j'étais vieux!

PAMPHILE LEMAY.

QUÉBEC, février 1872.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Point de nouvelles intéressantes. L'affaire des réclamations indirectes est encore dans la phase des notes diplomatiques. Les Etats-Unis persistent à soumettre ces réclamations indirectes au tribunal de Genève et l'Angleterre proteste et dit qu'elle ne paiera pas.

Notre opinion est que les réclamations seront soumises, mais qu'elles ne seront pas accordées par le tribunal. Les Etats-Unis seront satisfaits et l'Angleterre aussi. Ce n'est plus évidemment qu'une question de forme de dignité.

Une scène tumultueuse a été produite dans la Chambre des Communes par une motion du fameux Sir Charles Dilke demandant qu'un compte détaillé soit fourni à la Chambre des dépenses de la Couronne depuis l'accession au trône de la reine Victoria jusqu'à ce jour.

Il a fait une longue énumération de ces dépenses et dit que la liste civile s'est accrue de £10,000 et que les contribuables ont lieu de croire que la majeure partie de cette somme est gaspillée.

Pour la motion, 2 voix; contre, 274.

A TRAVERS MES LIVRES.

LA SEMAINE SAINTE.

Nous sommes dans la grande semaine, semaine pleine de mystère et d'épouvante, qui a vu un Dieu mis en croix par les hommes pour racheter l'humanité de l'esclavage, de l'erreur et du péché,...

C'est la sainte semaine, celle de l'expiation, celle où Jésus mourant, a ouvert à la créature la route de la lumière et de la vérité, avant de remonter vers son Père, dans les splendeurs des félicités éternelles.

Le monde païen, en ces premiers jours de l'ère chrétienne, a commencé à secouer le joug infâme des idoles. Mais comme il en a coûté aux disciples de Jésus pour extirper l'erreur du cœur de l'homme, enchaîné au mal par ses penchants mauvais, ses instincts vicieux, et sa lâcheté devant le bien!...

Car, c'est surtout alors que l'homme pouvait s'écrier: *Video meliora, proboque, pessima sequor.* Je vois le bien, et je l'approuve, et cependant je fais le mal.

Que de persécutions, que de tortures n'ont pas endurées les premiers chrétiens avant de dompter la fierté rebelle des pouvoirs mondains, fortifiés dans l'erreur par l'orgueil de l'aveuglement, et les complaisances du paganisme pour les faiblesses du cœur et de la chair!...

Que de sang répandu, que de vies livrées aux bêtes et aux buchers, avant que le délire de la persécution fut apaisé!...

Où, c'est la grande semaine, celle où chacun prie, où chacun va courber le front au pied des saints autels:

Tous chantaient et priaient dans leur sainte épouvante,
La mère et les enfants, et la vieille servante,
L'adolescent qui lit le texte familier,
Dévotement assis sous le feu d'une lampe;
Le petit orphelin, lui, seul près d'un pilier,
Suit l'office les yeux fixés sur une estampe;
Et l'artisan robuste, en sa mâle vigueur,
Qui dans l'ombre à genoux sur les dalles de pierre,
Ou debout immobile, et toujours en prière,
Déroule simplement le livre de son cœur,
Où sont écrits trois mots, comme en lettres de flamme,
Impérissables noms: le saint nom de sa femme,
Celui de son enfant et celui du Seigneur,
Et qui, tout en priant, lui-même se compose,
Avec ces noms mêlés ensemble mille fois,
Un verset glorieux, une sublime prose,
Qu'il lance vers le ciel de sa puissante voix.

Ah! oui, le poète a raison de le dire, c'est l'heure des saints épanchements, des humiliations salutaires, des prosternements qui purifient et grandissent; c'est l'heure du renouvellement, où la pensée, emportée par le divin spectacle du Christ au Golgotha, se dégage plus aisément des liens et des misères de ce monde, pour s'élever vers Dieu, et s'inspirer des choses éternelles!...

Tout ce qui porte, ô Christ! de ta céleste flamme
Encore une étincelle en son cœur attiédi,
Hommes, filles, enfants, priaient dans Notre-Dame,
A Ténèbres, le soir du Sacré Venedi,
La vieillesse encore mâle et la jeunesse blonde,
Et l'enfance débile, à la voix de fausset,
Chantaient à l'unisson, et l'auguste verset
Montait et descendait sous la voûte profonde.
Tous chantaient péle-mêle et sans distinction,
Car ce jour-là, Jésus avait à tous ses hôtes
Ouvert le grand portail de sa triste maison,
Et ces âmes pleurant leur misère et leurs fautes
Se confondaient ensemble en leur effusion.
Au chœur, sous les arceaux et dans chaque chapelle,
On récitait la mort du Céleste Martyr,
Et ses longues douleurs; hélas! et comme l'aile
D'un oiseau de la nuit, qui bat sans retentir,
A cette heure d'angoisse et de foi solennelle,
Passait sur tous les fronts la faux du repentir!...

Le repentir! mot sublime! mot chrétien! c'est lui qui incline le pécheur, qui lui fait chercher le soulagement de ses misères, l'apaisement de ses remords, dans l'aveu de ses fautes, fait avec humilité et componction, à ce tribunal de pénitence, d'institution toute chrétienne!...

Mais ce n'est pas le temps de m'attendrir dans mes propres réflexions, car j'ai encore de beaux vers à vous citer:

Si tu n'as jamais vu cette sombre peinture,
Où Rubens a produit Jésus crucifié,
Tu ne peux, ô lecteur, comprendre qu'à moitié
La désolation d'une telle nature.
Le ciel était couvert d'un livide linceul,
Çà et là déchiré par des lignes sanglantes,
Et sur le pic aride, à l'endroit où les plantes
Venaient de se flétrir, le Christ se tenait seul,
Triste, et laissant tomber sur sa blanche poitrine
Son beau front résigné, tout couronné d'épine,
Et pâle désormais, tout étant consommé,
Paraissait dire encore aux femmes du Calvaire,
—Vous pleurez? N'ai-je pas, hélas! sur cette terre,
Assez vécu, mes sœurs, ayant assez aimé?

C'est le jour du crucifiement, le grand jour de la divine expiation, et un voile lugubre s'abat sur l'humanité.

Tu tremperas ton peinceau dans les couleurs les plus sombres, ô poète! et tu as raison; si le cœur de l'homme était capable de comprendre, il s'anéantirait, ce jour-là, dans une immense douleur.

Puis, le poète nous représente les trois jeunes gens venus du lac Tibériade, qui s'avancent, s'humilient, adorent Jésus et lui baisent les pieds.

Puis, c'est l'heure de l'ensevelissement, l'heure cruelle pour le cœur de Marie, qui se sent défaillir, et laisse "ruisseler les eaux de sa douleur."

Mais nous voici au jour du triomphe, au jour de la résurrection.

Tout-à-coup, comme on voit à l'aurore nouvelle
Les brouillards de la nuit dans les airs remonter,
Le funèbre linceul, étendu comme une aile,
Sous un vent tiède et pur commença de flotter,
Et bientôt grâce à lui le lamentable voile
S'étant par vingt endroits déchiré, l'on put voir
Ses fragments dispersés par bande se mouvoir,
Et plus haut dans le ciel la matinale étoile
Trembler et resplendir comme un rayon d'espoir.
Et déjà toute voix affigée et plaintive
Était morte sur le champ de désolation:
Le ciel avait repris sa beauté primitive,
Quand une solennelle et lente explosion
Armonça le soleil à la création
Du plus sublime point des vastes empyrées;
Comme Rachel ses pleurs, comme un torrent ses eaux,
Le soleil épancha ses lumières sacrées,
Et la flamme, buvant les humides sanglots,
Et les larmes de sang des filles éplorées,
Eut bientôt inondé le calvaire en ses flots.
O vision céleste! ô prodige! ô miracle!
Le mont resplendissait comme le tabernacle,
Et l'arbre sur lequel Christ venait de mourir,
Tout-à-coup dans le champ se mit à refléurrir,
Et tel qu'un trépassé qui du tombeau se lève
Plein de vie et d'amour, ouvrit au grand soleil
Ses bras longs et touffus, où comme un sang vermeil
Montait et descendait une nouvelle sève,
Et partout où le Christ mourant avait laissé
Une goutte de sang, une larme, une chose
De son corps glorieux au tombeau déposé,
Naissait en ce printemps une fleur blanche ou rose.

Alors, de l'Orient, arrivent des vieillards et des femmes,
chantant de célestes cantiques; de petits enfants vêtus de lin,
viennent danser en chœur autour de l'arbre ressuscité pour en cueillir les douces fleurs, et des vierges pieuses qui tressent des couronnes qu'elles attachent à leurs cheveux.

Le poète voit cette foule toute heureuse de l'accomplissement du grand mystère de la résurrection, ravie, en extase, et chantant: Gloire à Jésus, gloire au Verbe incarné, gloire au divin Messie, qui a laissé son père et le trône des cieus pour venir ici-bas apporter le salut!...

Puis, il entend les petits oiseaux, chanter sur le bord de leurs nids:

"Le gai soleil à lui sur notre plume! gloire
A Pâques, au saint jour de résurrection
Où comme le Sauveur quitte la tombe noire,
Le grain qui nous nourrit sort du sombre sillon;
A ce jour que, pareil à la porte d'ivoire,
Sonore et lumineux ouvre des temps nouveaux
Pour les fleurs du jardin et les petits oiseaux."

Car, vous le savez, Pâques c'est le printemps, c'est la fête du renouvellement de la nature, et cette année, ma foi, je crois que vous conviendrez avec moi que le besoin de ce renouvellement se fait vivement sentir. Le froid a du bon, mais il ne faut pas en abuser, attendu qu'il ne va pas sans combustible. Vous me comprenez.

UN SOLITAIRE.

Nous avons oublié de mentionner que le 12 février dernier, M. Germain Lepage, père de M. Joseph Lepage, marchand de Québec, âgé de 74 ans, et dame Louise Côté âgée de 71 ans, ont célébré leur cinquantième année de mariage. A la même messe, leur dernière fille, mademoiselle Aglaé Lepage était unie à M. André Proulx, cultivateur des Saints Anges de Ham, cantons de l'Est. La paroisse de St. Pierre sur la rivière du Sud a rarement vu une aussi belle fête.

"LE BAISER DE JUDAS."

C'est une peinture d'un grand prix, par Ary Scheffer, peintre alsacien.

Les scènes religieuses représentées dans le numéro de cette semaine sont trop connues pour que nous les expliquions. Qui ne lira pas ou n'entendra pas raconter, cette semaine, ces scènes touchantes de la Passion de Jésus-Christ.

"JÉSUS INSULTÉ."

C'est du célèbre peintre français Gustave Doré, dont les tableaux font l'admiration de toutes les nations. Doré est né en 1832, à Strasbourg. Tout le monde admirera, dans ce tableau et dans celui de Scheffer, l'expression des figures, ce mélange de bonté, de mépris et de souffrance, que présente la figure de Jésus-Christ, et dans celles de Judas et des Juifs, l'hypocrisie, la trahison et la méchanceté.

PROCESSION EN L'HONNEUR DU PRINCE DE GALLES.

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de la grande fête qui a eu lieu à Londres pour célébrer le retour à la santé du prince de Galles. Toutes les classes de la société ont lutté de zèle et de luxe pour rehausser l'éclat de cette fête. Londres avait été transformé en un immense jardin de fleurs, de bouquets, partout des drapeaux, des décorations, des arcs de triomphe, des cris de joie, des fanfares joyeuses.

"LA SOURICIÈRE."

C'est une peinture par M. Antigna, l'un des meilleurs artistes français. Elle n'a pas besoin d'explications. De pareilles scènes ne sont pas rares.

Deux individus de Nevada se sont battus en duel pour régler une vieille difficulté. L'un était armé d'un pistolet, l'autre d'un fusil. Soit hasard, soit fraude, le fusil n'était pas chargé et son propriétaire fut tué par le pistolet qui était chargé à balles.

Le cri de fraude fut soulevé, et le survivant des duellistes fut assailli par les amis de celui qui avait été tué. Une bataille générale s'en suivit et plusieurs personnes furent blessées dont deux mortellement.

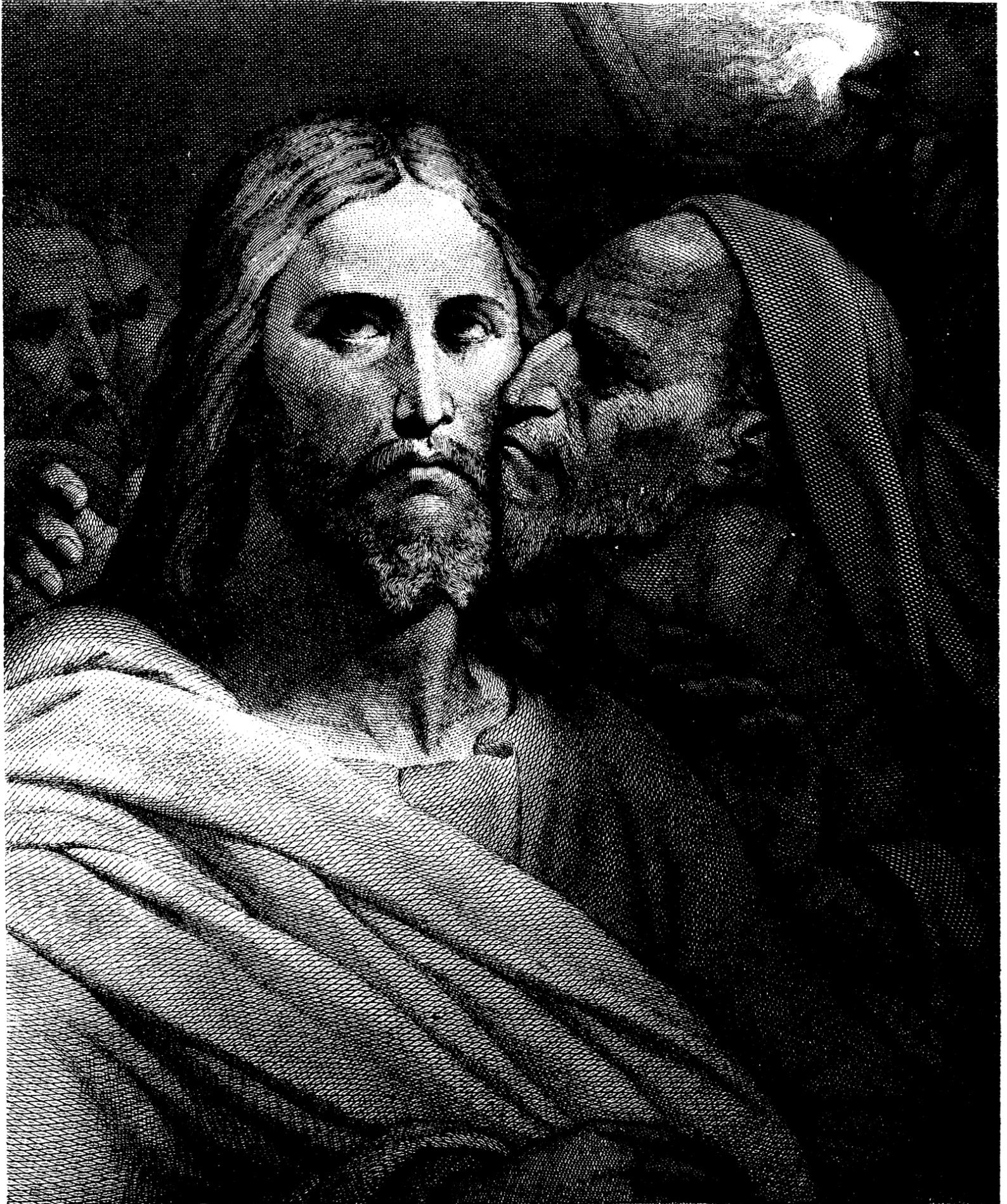
UN MODÈLE DE CHARITÉ.—Les dons de feu M. Peabody pour des fins charitables se montent en tout à £550,000, savoir: £150,000 en 1862; £150,000 en 1866; £100,000 en 1868 et 150,000 par son testament.



FRANCIS PARKMAN, DE BOSTON.

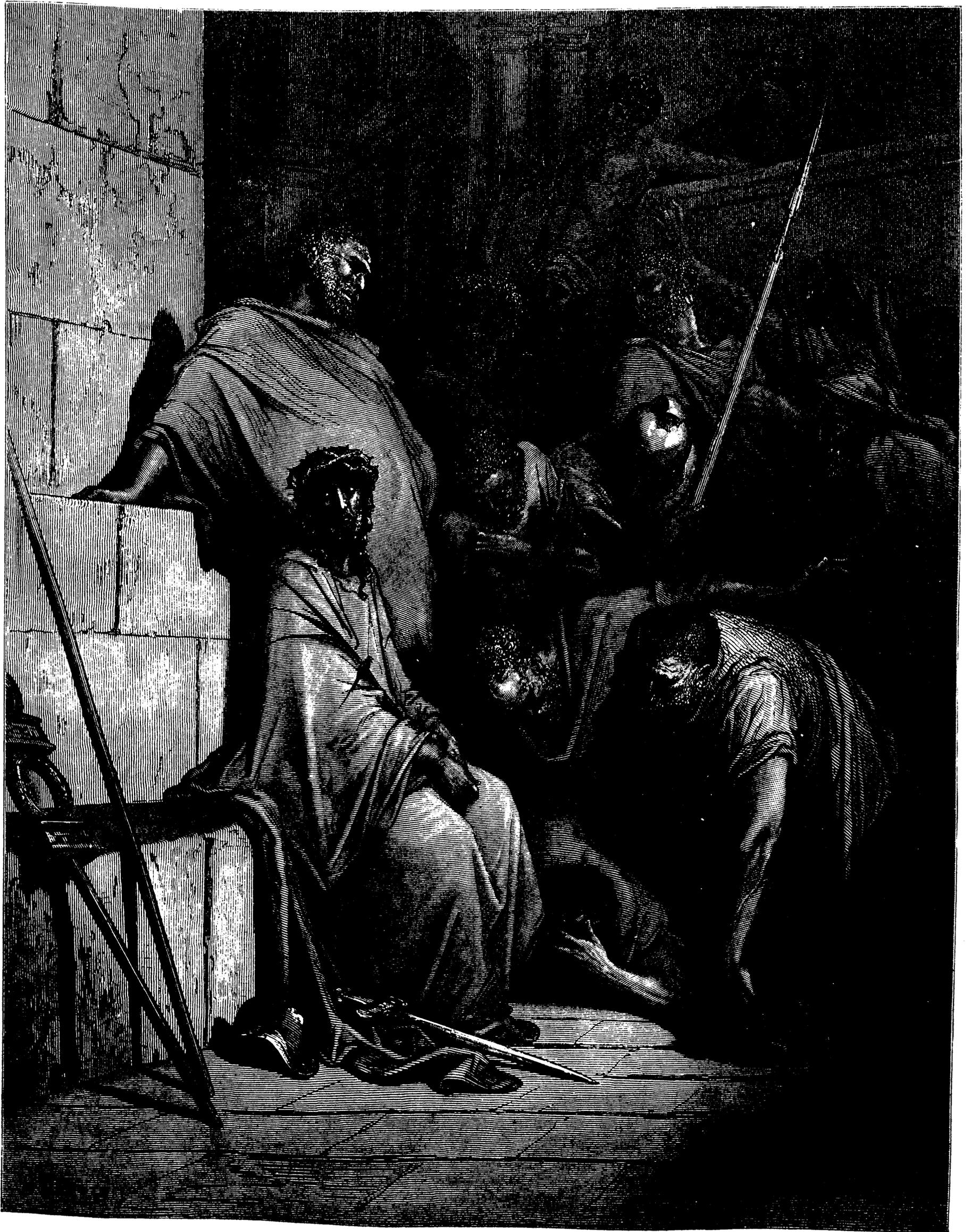


"LA SOURICIÈRE."



LE BAISER DE JUDAS.

D'APRÈS ARY SCHEFFER.



JÉSUS INSULTÉ.
D'APRÈS G. DORÉ.



CÉLÉBRATION DU RETOUR À LA SANTÉ DE S. A. R. LE PRINCE DE GALLES : PROCESSION CIVIQUE À LONDRES — D'APRÈS UN CROQUIS DE NOTRE ARTISTE SPÉCIAL.

A CEUX QUI N'ONT PAS RECU LA PRIME.

Plusieurs de nos abonnés qui résident dans des paroisses où nous n'avons pas encore d'agent, se plaignent de n'avoir pas reçu LA PRIME, quoiqu'ils aient rempli les conditions exigées. Nous leur dirons de patienter un peu. Nous sommes occupés à établir des agences partout, et sitôt un agent nommé, nous lui envoyons un rouleau de gravures pour les abonnés de sa paroisse. Chacun reçoit la Prime en bien meilleur état de cette manière. Le délai n'est que dans l'intérêt de nos abonnés. Chacun sera servi avec le temps. Prenez patience.

AVIS.

A partir de lundi prochain, notre agent, M. Edouard Dorion, collectera dans tous les quartiers de la ville. Ceux qui tiennent à avoir notre belle prime voudront bien se rappeler que nous cesserons de la donner au 15 avril prochain.

Tous ceux de nos abonnés qui désireraient avoir les numéros 2 et 3 du vol. II de l'Opinion Publique, pourront les avoir en s'adressant à l'administration de notre journal.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 28 MARS 1872.

LA COUR D'APPEL.

Le dernier terme de la cour d'appel à Montréal a été bien rempli. Il y a eu beaucoup de causes plaidées, grand nombre de jugements rendus et plusieurs incidents piquants. Le terme a été long et l'on a expédié les affaires plus promptement que d'habitude. Le monde des avocats et des plaideurs a été à peu près satisfait. Ils ne se vantent pas tous d'un bon jugement, mais leurs causes ont marché. Les plus riches se paient la consolation d'un pourvoi en Angleterre; ceux qui n'ont pas à leur disposition une bourse bien garnie sont obligés de se contenter de maudire les juges: il y a quarante huit heures pour cela; ils en profitent largement.

Il va sans dire que l'un des hono ables juges a fait une maladie durant le terme; à Montréal, un terme ne serait pas complet sans cela. Il y a, toutefois, amélioration sur le passé. Les malades sont moins nombreux, les accidents moins fréquents. Cette fois-ci, la maladie de l'hon. M. le juge Drummond a produit des complications émouvantes. Il ne restait plus que quatre juges; l'un de ces quatre passe pour entendre dur, ou pas du tout. Le nombre des juges se réduisait donc à trois; mais il en faut quatre pour constituer le Tribunal. Ça ne faisait pas l'affaire de M. Laflamme, qui ne voulait pas risquer devant une cour ainsi composée une cause extrêmement importante. Il s'agissait du fameux legs Fraser, qui a tant fait parler de lui. M. Hugh Fraser a légué sa fortune, estimée à \$300,000.00 ou \$400,000.00, en fidé-commiss pour être employée à l'établissement d'une bibliothèque publique et d'un musée d'arts, sous le nom de "Fraser Institute." Les frères et sœurs du défunt attaquent ce legs comme fait en contravention aux lois du pays; ils ont succombé en Cour Supérieure et M. Laflamme demande en appel la cassation du jugement déjà rendu. Il a récusé l'hon. juge Badgley pour cause de surdité et comme étant débiteur pour un montant considérable de l'une des parties. Grand émoi! La cour d'appel a tout d'abord déclaré, par l'organe du juge en chef, qu'elle n'admettrait pas comme suffisant le second motif, mais qu'elle accepterait le premier, si le juge Badgley se déclarait affecté de surdité. Ce que voulait surtout M. Laflamme, c'était de plaider sa cause de vant cinq juges et d'avoir, à cet effet, un ordre de la Cour et une promesse d'acquiescement de la part de ses adversaires. Il a gagné son point: la cause sera entendue au terme prochain devant cinq juges, le juge Badgley a déclaré "entendre dur" mais être capable d'entendre une plaidoirie, la récusation a été retirée et l'incident en est resté là.

Les représentants du Fraser Institute, qui tout d'abord voulaient énergiquement plaider devant quatre juges, ont changé d'opinion, se sont désistés de leur droit, et ont consenti à ce que la Cour émette un ordre pour que l'audition ait lieu devant le Tribunal au complet, dans le but d'amener le compromis accepté par M. Laflamme. Sans cela, ce dernier eût insisté pour faire la preuve des faits de sa récusation; ses adversaires ont reculé pour éviter à l'honorable juge le pénible désagrément d'une enquête.

On se demande naturellement combien de compromis de ce genre il faudrait pour tuer sous le ridicule, la défiance et le mépris du public, la Cour même le plus respectablement composée.

J. A. MOUSSEAU.

ENFIN!

Le règlement du Conseil soumettant aux contribuables le vote d'un million de piastres pour le chemin du Nord, a été discuté et a subi sa deuxième lecture le 21 courant. Le principe se trouve ainsi approuvé et sanctionné et la troisième lecture n'est plus qu'une question de forme. Elle aura lieu le premier ou le 2 avril prochain.

Il était temps! Une ville comme Montréal, qui aime à se vanter, qui s'appelle pompeusement la métropole commerciale du Canada et qui croit bien naïvement que ses hommes d'affaires sont les plus intelligents, les plus fins et les plus entreprenants de la Puissance, une ville aussi peu modeste et qui prend deux ans et demi pour se décider à voter un million qui doit doubler sa richesse, ne mérite pas précisément qu'on la comble d'éloges et qu'on l'éleve jusqu'aux nues, lorsqu'elle se met en frais d'accomplir un devoir que lui imposent impérieusement ses intérêts bien entendus.

Il serait injuste, pourtant, de dire que la majorité n'a pas noblement et courageusement fait son devoir. Si l'on tient compte des ressorts mis en jeu, des obstacles jetés sur la voie, des moyens employés pour empêcher l'adoption du règlement et faire avorter l'entreprise, il faut dire que la majorité a fait preuve de patriotisme et d'énergie. Il serait difficile de distribuer les éloges; tout le monde a fait son possible, dans la mesure des forces respectives; chacun a bien agi et ceux qui ont parlé l'ont fait laconiquement, avec à-propos et tact. M. Onésime Loranger, à qui l'on avait confié la direction des débats, s'est acquitté de sa tâche avec l'intelligence, la modération et l'habileté d'un vieux routier parlementaire.

Il nous serait fort désagréable d'apprécier le rôle de la minorité. Il n'a pas été précisément glorieux. Il y a parfois quelque courage à défendre ouvertement et bravement une cause mauvaise et désespérée. La minorité n'a pas eu même ce courage. Appuyée sur le préjugé et l'intérêt personnel, elle n'a pas su rendre respectable ni plausible une opposition que des honnêtes gens convaincus auraient pu faire sans humiliation. M. G. W. Stephens, qui s'était fait de la minorité le porte-voix grotesque, s'est borné à harceler la majorité de propositions et contre-propositions absurdes, et de projets impossibles. Personne n'a eu l'audace de nier l'importance du chemin projeté ni les immenses avantages qu'en retirera la ville: loin de là, les orateurs hostiles débutaient toujours par une admission de cette vérité élémentaire. Venaient ensuite les objections et les plans sortis du cerveau fertile de M. Brydges et que quelques perroquets avaient mission de répéter sur un thème fort peu varié.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire MM. Mullin et McCambridge. Il est difficile de faire plus et mieux que ces deux Irlandais catholiques pour jeter du discredit sur leurs compatriotes. On ne veut pas de M. Rodden, homme d'une grande valeur, mais qui était contre l'octroi du million; on lui préfère M. McCambridge, homme obscur et médiocre, mais qui promet solennellement de voter le million. M. Mullin n'est élu qu'à la même condition. Et tous deux, en arrivant au Conseil, ne trouvent rien de mieux à faire que de faire queue à M. George W. Stephens!

Qu'après cela, les Anglais ou les Canadiens-Français recherchent l'alliance de MM. les Irlandais catholiques, nous les trouverons bien bons et leur souhaiterons meilleur sort, mais ils feront bien d'être sur le look-out, s'ils ne veulent pas passer pour être trop naïfs et poser comme dupes.

J. A. MOUSSEAU.

ÇA ET LÀ.

DE L'OUVRAGE.

La Minerve annonce que divers entreprises et travaux du gouvernement vont bientôt donner de l'ouvrage à deux ou trois mille ouvriers. Ottawa ne pouvant en fournir que cinq à six cents, la Minerve dit qu'on va être obligé de faire venir des artisans d'Angleterre si les gens du pays ne veulent pas profiter de ces avantages. Nous espérons qu'avant d'avoir recours à cette extrémité, le gouvernement fera tout en son pouvoir pour donner cet ouvrage à des Canadiens; car nous ne pouvons douter que nos compatriotes au lieu d'aller aux Etats-Unis se rendront à Ottawa, s'ils savent qu'ils peuvent y trouver du travail. On devrait trouver le moyen d'apprendre à la population où il y a de l'ouvrage. Combien dans les villes et dans les campagnes qui souffrent parce qu'ils ne le savent. Les journaux en attendant feraient bien de rendre ce service à la population.

Le Nouveau Monde partage notre manière de voir, sur les efforts que Montréal devrait faire pour devenir une ville manufacturière. Il approuve l'idée que la Corporation nomme une commission ou un Bureau de statistiques qui serait chargé de constater quelles sont les industries qui pourraient être établies et quels sont les moyens à prendre pour les faire réussir.

Allons, messieurs du Conseil-de-Ville, à l'œuvre. De tous vos efforts, ceux que vous ferez en faveur de l'industrie seront

les plus utiles. N'oubliez pas que donner à l'industrie c'est prêter à raison de cent pour cent.

PROGRÈS.

A une assemblée des citoyens de Princeville tenue le 14 courant, il a été résolu: "Que dans l'opinion des citoyens présents à cette assemblée, il serait avantageux pour cette localité de former une compagnie pour y établir une manufacture de chaussures."

Une somme de \$6,000 fut souscrite immédiatement, le fonds-capital requis est de \$10,000. Cette démarche fait honneur à la population intelligente et patriotique de cette localité. Si les grandes villes suivaient cet exemple, combien d'industries ne pourraient-elles pas fonder?

Mais qu'on prenne garde d'encombrer le pays de manufactures de chaussures; il ne faut pas que tout le monde se jette là.

LE DISCOURS DE M. HOWE.

On s'est récrié contre le discours de M. Howe. Plus j'y pense, plus je trouve que la position prise par M. Howe est digne d'un peuple qui a de l'honneur. M. Howe a parlé comme le gouvernement devrait parler.

L. O. DAVID.

Parmi les conjectures que fait le public sur l'auteur ou les auteurs de nos silhouettes il en est qui méritent d'être publiées. On lit donc dans le Canadien:

Petites nouvelles de Montréal, 18 mars 1872.

... Les paris sont ouverts... vous inscrivez-vous?... Si oui, espérons que vous aurez la main plus heureuse que la Minerve. En effet, on devise beaucoup en ce moment sur l'auteur ou les auteurs des silhouettes littéraires de l'Opinion Publique; les uns veulent que M. Fabre en soit, d'autres reconnaissent le talent exercé de M. Achintre, enfin chacun nomme l'auteur de ses soupçons... et l'Opinion Publique les désarme tous en déclarant que personne n'y voit goutte...

Pour ma part, j'ai parlé hier sur un écrivain voué depuis longtemps à la retraite, dont le talent nous est resté en bon souvenir. Vous vous rappelez sans doute ces charmants essais littéraires publiés il y a bientôt dix ans dans La Patrie, journal alors dirigé par M. Rambau; vous avez souvenance également de ce fécond imitateur de LaFontaine qui publiait dans plusieurs de nos journaux de l'époque une série admirable de fables, toutes aussi piquantes les unes que les autres. Eh bien! moi j'ai parié que Paul Stevens, leur auteur, était également celui des silhouettes qui font en ce moment causer tout le monde.

Mais me direz-vous qui va résoudre le problème et vous faire gagner votre champagne, *that is the question*... M. Desbarats est le seul qui possède le secret... peut-être nous le dira-t-il.

Depuis bientôt six ans, M. Paul Stevens habite le manoir seigneurial des DeBeaujeu, au Côteau-du-Lac, où il s'est dévoué à l'éducation des plus jeunes membres de cette famille. Intimement lié avec notre littérature canadienne, il connaît chacun de ceux qui y ont pris part depuis vingt ans et connaît aussi parfaitement les œuvres de chacun d'eux.

COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE.

Nous avons reçu sous ce titre une autre correspondance au sujet des élections de Hull. L'auteur de cette correspondance, M. d'Orsennens, dit qu'on a tort de croire que M. Leduc soit considéré comme le chef des Canadiens-Français de Hull, que M. Eddy a les sympathies et la confiance de la majorité, que réellement il n'y a pas eu lutte cette année entre M. Eddy et M. Leduc, mais entre la campagne et le village. M. d'Orsennens ajoute qu'il n'est pas l'auteur de la correspondance signée L. O. L. Il dit beaucoup de choses qui seraient intéressantes sans doute pour les parties intéressées, mais l'espace nous manque pour les reproduire.

Nous ne pouvons plus rien accepter sur ce sujet.

Nous n'avons pu annoncer dans notre dernier numéro la mort de M. Charles Beaudry, fils de l'Hon. Juge Beaudry de cette ville. Il est mort à l'âge de 18 ans de la petite vérole. Il étudiait au collège Ste. Marie et était un des élèves les plus brillants de sa classe. Les talents dont il était doué donnaient les plus grandes espérances.

Tout le monde a appris avec peine l'incendie de l'établissement du Courrier du Canada. Les pertes de notre confrère sont, dit-on, considérables.

Le Courrier va continuer de paraître.

M. Arthur Lionnais autrefois notaire et devenu ensuite l'un des associés de la maison Reuter de Montréal, est mort la semaine dernière, à l'âge de trente deux ans. C'était un jeune homme d'un caractère aimable et d'un esprit brillant. Il avait beaucoup d'amis.

M. F. Bourgeault, de St. Anicet, nous envoie ce qui suit:

MORT D'UN CENTENAIRE — Louis Clément, de St. Anicet, vient de mourir à l'âge extraordinaire de 109 ans.

Doué d'une forte constitution, dur à l'ouvrage, aimant le travail le père Clément avait pu jusqu'à ces dernières années pourvoir à sa subsistance et à celle de sa vieille femme. Depuis l'été dernier ses forces lui faisant défaut, il a vécu de charité.

A l'âge de 24 ans il se mariait pour la première fois.

A l'âge de 93 il présentait au baptême son 29^{me} enfant qu'il avait la douleur de voir mourir le même jour ainsi que la jeune mère. Quatre mois plus tard il épousait sa sixième femme, une veuve de 75 qui lui survit.

Il a vécu 51 ans avec sa quatrième femme.

Depuis longtemps il n'avait pas eu de nouvelles de ses enfants: il est mort sans savoir ce qu'ils étaient devenus.

Il avait la vie si dure que durant les derniers quinze jours il n'a vécu que d'un peu d'eau.

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-AURICE.

L'AMIRAL DU BROUILLARD.

(Suite.)

II.

L'AMIRAL DU BROUILLARD.

—Il y a plus de cent cinquante ans que ces choses se sont passées. Je ne sais trop comment cela se fait, mais moi qui n'ai pas la mémoire des dates, j'ai tellement entendu raconter les détails de cette histoire, par le grand-père de Jean Paradis notre ancien voisin de la rue du Vieux-Pont, que je puis encore te la servir toute chaude, bien que lui-même la tint aussi de son grand-père.

L'Angleterre était alors gouvernée par une reine du nom de la reine d'Anne. Elle avait une cour magnifique, et des palais comme Julien sait en construire, lorsqu'assis sur le gailard d'arrière de la *Brunette*, il nous raconte les mille et une nuits.

Ceux qui vivaient en ces temps-là, n'étaient pas des sots, paraît-il : ils s'habillaient en soie et en velours, mangeaient dans des plats d'or et buvaient du meilleur.

Néanmoins l'époque avait son petit défaut, assurait l'arrière grand-père de Jean ; ceux qui déplaçaient à la reine avaient le cou coupé.

Or, un soir, il y avait fête dans un de ces beaux palais royaux. On dansait, on riait, on jouait gros jeu, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, car la reine Anne avait ri à deux reprises différentes, lorsque tout à coup les figures se rembrunirent. L'amiral Walker causait dans l'embrasure d'une fenêtre avec la jeune miss Routh, et comme ces amours étaient vus d'un mauvais œil par la reine qui daignait destiner la jeune fille à l'un de ses favoris, en les apercevant en doux tête à tête, elle avait froncé le sourcil, ce qui fit frémir toute la salle.

Néanmoins comme Porcheste allait son train, et que la reine s'était mise à danser un menuet, chacun vit bien que l'orage n'éclaterait que plus tard, et dès la troisième minute, tout le monde avait oublié l'incident, à l'exception toute fois de Walker et de la reine Anne.

La nuit se passa à festoyer et le jour suivant à bien dormir, pour mieux s'amuser lors de la prochaine fête. Voir-tu, Louison, c'est l'habitude chez les gens de haut ton ; le jour, ils n'ont d'autres soucis qu'à bien manger et bien se reposer, pour être plus frais la nuit, et pendant ce temps-là, les pauvres souffrent, travaillent et trempent dans leurs sueurs le pain de misère.

Le lendemain soir, danses et chants avaient repris possession du palais de la reine. Il regorgeait d'invités, seuls miss Routh et l'amiral Walker n'y étaient plus !

Pendant qu'on sautait ainsi à Londres, le grand-père du grand-père de Jean Paradis finissait de charger tranquillement son navire, le *Neptune*, à La Rochelle, petite ville du pays de France. Sa dernière pacotille était hissée à bord, et du vent plein ses voiles, le beaupré tourné vers Québec, il commença à labourer l'océan du bout de son taille-lame. Tout aurait été bien pour lui, et ce voyage se serait accompli comme les autres, si la reine Anne ne s'était pas mise en tête de faire épouser miss Routh par un de ses favoris.

On était alors en pleine guerre avec la France, et le Canada en supportait bien sa quote-part, car les Bastonnais faisaient de leur pire pour se l'annexer. Heureusement que l'on avait à notre tête un fier gouverneur du nom de Vaudreuil. Il n'était pas homme à s'en laisser imposer, et sur son ordre nos arrière grands-pères, prirent la peine de remettre de nouvelles mèches à leurs fusils, c'était la capsule du temps, paraît-il, et cette manœuvre ne présageait rien de bon pour l'Anglais. Tout marchait à ravir, le ciel était gros de plaies et bosses, et chacun se frottait les mains croyant bien flanquer une bonne tripotée à l'autre.

Pendant ce temps-là, le navire du père Paradis bouillait toujours son brin de chemin, tant et si bien, qu'une belle nuit, il se trouva au milieu d'une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Le vieux marin se gratta l'oreille, arpenta fiévreusement son banc de quart, ajusta sa lunette, et fit ce que tu aurais fait en pareil cas, maître Louis, mais il n'y avait pas à tortiller : le *Neptune* nageait au milieu de l'Anglais, et forcé lui fallut de baisser son pavillon.

On fit un bon feu dans les faux p nts du pauvre navire canadien, et une demie heure après, le capitaine Paradis tristement accoudé sur le bastingage Anglais, regardait brûler sa petite fortune, pendant que sous lui loupoyait tranquillement l'*Edgar*, vaisseau amiral de 70 canons, commandé par le Walker de la reine Anne. C'était triste, mais c'était comme cela, et il fallait digérer ce malheur sans rien dire, car derrière l'*Edgar*, filaient les soixante-dix-neuf gros vaisseaux de ligne de l'ennemi.

Que faire en pareil cas, Louison ? se tenir tranquille, n'est-ce pas ? Eh ! bien oui ! je suis de ton avis et ce qui va te consoler, c'est que c'était aussi celui de l'arrière grand-père de Jean. Ah ! c'était un rude pilote tout de même, qui connaissait le fond de son Saint-Laurent, sur le bout du doigt.

A un cheveu près, il savait, ou gisaient le

moindre récif, le plus petit banc de sable, les cayes les plus inoffensives, et comme cette réputation là n'était pas volée, elle s'était répandue parmi les Bastonnais qui virent dans cette capture, une cause providentielle.

A bord, on le nourrit bien, on le régala même, et il avait un beau cadre pour dormir : bref, on le traitait comme un véritable officier, mais toutes ces attentions passaient sur la rude écorce de Paradis, sans la rendre plus flexible. Pour être au monde, il n'aurait voulu toucher à la barre du gouvernail, car avant d'être marin, il était Canadien-Français. Tout avait été mis en œuvre, pour venir à bout de cette volonté de fer, sans pouvoir la mordre, et tout en discutant, à force de suivre la vague on se trouvait déjà par le travers de l'Île-aux-Œufs, cette même île ou nous jasons si mal à l'aïe, ce soir.

On était alors rendu au 22 août 1711. L'*Edgar* immobile sur le flot semblait dormir, repu de toute cette ferraille qu'il s'en allait vomir sur notre pauvre ville. Le capitaine Paradis aussi calme et aussi tranquille, suivait d'un œil terne et mélancolique, un petit nuage blanc qui ne bougeait pas au fond du firmament.

Tout-à-coup le flocon blanchâtre fit un léger mouvement dans la direction du sud. Un éclair passa alors dans le regard du prisonnier, mais pas un muscle ne broncha.

En ce moment, l'amiral Walker, en petite tenue et sa longue-vue sous le bras, tapa familièrement sur l'épaule du père Paradis.

—Eh ! bien, capitaine, nous tenons le beau temps : votre présence à mon bord me porte chance, et si ce petit vent continue à fraîchir, j'espère pouvoir jeter l'ancre bientôt devant votre vieux Québec. Qu'en dites-vous ?

—M. l'amiral, il s'est perdu plus d'un ancre en face du cap Diamant.

—Bah ! Bah ! patriotisme creux que toutes ces phrases, capitaine, et si j'ai bonne mémoire, un de mes prédécesseurs, Kertk, n'a rien perdu là, puisqu'il a tout pris.

—C'est vrai, cela, M. l'amiral, mais il y allait avec précaution, votre prédécesseur Kertk : il a dû s'y prendre en deux fois, et cela à douze bons mois de distance, avant de pouvoir s'ancrer solidement, par chez nous.

—Malin que vous faites ! vous savez bien pourtant que Kertk n'avait pas à son bord un pilote expérimenté comme M. Paradis, ex-capitaine du *Neptune*. Est-ce aujourd'hui que vous daignerez condescendre à prendre la barre, capitaine ?

—Je suis votre prisonnier, M. l'amiral, et non pas votre pilote.

A mesure qu'ils parlaient, le vent fraîchissait ; il s'était déclaré franc Sud, et dans le lointain commençaient à se dessiner les Sept-Îles.

L'*Edgard* ployé sous ses voiles, que l'on venait de hisser sur un ordre de l'amiral, filait à la diable, serré de près par son nombreux convoi. C'était beau de voir cela, Louison, et j'aurais voulu l'entendre raconter ces choses-là par le grand-père Paradis. Les matelots chantaient gaïement en tirant sur les poulies, les vergues craquaient sous le poids de la toile qui se gonflait, et dans un coin, l'œil du capitaine Paradis, lançait toujours ses éclairs fauves. Au dessus de tout cela, la nuit arrivait à tire d'aile, et promettait une fière course à l'Anglais, lorsque tout à coup, une voix se fit entendre à l'avant :

—A hoy ! des brisants à tribord !

—Lof pour lof ! hurla l'amiral en se rapprochant de Paradis.

La frégate soumise au gouvernail, fit tête au vent pendant que l'amiral Walker disait à son prisonnier :

—Capitaine, il y va de notre vie à tous ; choisissez entre la barre ou le bout de la grande vergue.

Jean Paradis eût un nouvel éclair, mais il reprit d'une voix lente :

—Je vois bien qu'il est inutile pour un Canadien-Français de vous résister ; je capitule M. l'amiral, et sauf le respect que je vous dois, je prends pour deux heures le commandement du vaisseau. Sur mon âme il ne lui arrivera rien ! Faites carguer les voiles ! ne laissez que la toile des huniers, ainsi que la mizaine, et dites leur ça en Anglais !

Un silence de mort régnait à bord ; on n'entendait que les hurlements de la tempête, qui arrivait dans le lointain, et les bruits de la manœuvre commandée par le capitaine.

L'*Edgard* attentif à la moindre pression de la rude main du Canadien se cabrait comme un cheval que l'on dompte. Le long des sabords on voyait filer les lueurs de la mer qui, étincelante, se brisait à quelques encablures de là sur les récifs, et déjà l'île aux Œufs était dépassée, lorsqu'un coup de canon se fit entendre à l'arrière.

Puis ce fut deux, puis trois, puis huit, puis quinze, on eût dit que la flotte anglaise faisait le siège de ces cayes moutonneuses.

Bientôt un immense cri de détresse s'éleva et domina toutes ces détonations, puis il fut suivi d'un éclat de foudre, et alors les gens de l'*Edgard* virent ce que n'a jamais vu l'œil humain.

Une gerbe éblouissante sortit du fleuve ; la colonne de feu monta dans les airs, luttant de force avec l'ouragan qui cherchait à l'empoigner, et dans sa lutte échevelée, l'immense ruban rouge éclaira un serpentant le plus grand tableau d'horreur que puisse contempler la mer.

Tant que la vue portait, le Saint-Laurent était rouge d'uniformes anglais. Partout des têtes humaines et vivantes se heurtaient contre des fronts morts, et des centaines de nageurs

cherchaient à se délier de tout un monde de cadavres qui insoucieux dansait sur la crête des vagues.

Au loin, sur l'île aux Œufs, huit frégates éventrées, recevaient dans leurs coques ébarbouillées les lames qui voulaient bien s'y engouffrer, et cette gerbe miroitante qui courait se perdre dans les replis de la tempête, était tout ce qui restait du vaisseau poudrière. (1)

Un cri rauque sortit de la chambre du commandant, et un homme en robe de chambre et en pantoufles (2) s'élança sur la dunette de l'*Edgard* en criant :

—Le *Léopard* ! qu'est devenu le *Léopard* ? C'était l'amiral Walker.

Hélas ! le *Léopard* était emmiétté comme les autres sur les terribles crans de l'île, et ce qui est pénible à dire, à son bord se trouvait miss Routh, la fiancée du commandant.

Le pauvre amiral resté en face de sa fiancée et de sa flotte perdue, pleurait à chaudes larmes, et je crois que si le père Paradis eût entendu ses sanglots, une demie heure auparavant, certes il n'aurait pas jeté l'Anglais, à la côte d'une main aussi ferme. Mais que veux-tu Louison ? avant tout on se doit à son pays, et il n'y a pas de fiancée qui tienne lorsqu'on se prend à songer à tout le mal et à toute la misère que ces gros vaisseaux de guerre pouvaient importer dans la patrie.

L'arrière grand-père de Jean se frotta les mains en se disant qu'il avait bien fait, et moi qui n'ai rien appris à l'école et ne sais que les grosses choses qui façonnent un ignorant, je suis d'avis qu'en ce moment là, le père Paradis était devenu grand devant son pays et devant son Dieu.

L'amiral pleura toutes ses larmes en cinq minutes, car une fois son désastre bien constaté, il se tourna flegmatiquement vers le capitaine, et lui dit froidement :

—Monsieur, je vous avais donné le choix entre la barre ou la drisse de mon hunier, vous serez satisfait de moi, car vous aurez eu les deux.

Ahoy ! lieutenant, faites monter le capitaine d'armes.

Brown, mettez vos fers les plus solides, à ce gaillard là, et faites le déposer à fond de cale, en attendant que justice se fasse.

Ce qui fut ordonné fut fait.

Pendant six longues semaines, le père Paradis, enchaîné comme un coupe-jarret ne vit ni ciel ni jour, comme le dit la chanson. De temps à autre, le geolier en lui jetant sa pitance, lui donnait, par-ci, par-là, quelques nouvelles. C'est ainsi qu'il apprit comment Walker s'était fiancé à miss Routh. Le soir même du bal chez la reine Anne, un lord quelconque (3) lui avait remis son brevet d'amiral, avec ordre de partir la nuit même pour Boston. De grand matin, le nouveau commandant s'était rendu au port d'embarquement, et là, pour éviter les soupçons, il avait mis sa fiancée à bord du *Léopard*, bien décidé à se marier devant tout l'état major de son escadre, le jour où la prise de Québec aurait fait tomber tout le Canada sous la domination anglaise. Devant le beau Walker, la colère royale aurait-elle pu résister plus longtemps que la citadelle de Vaudreuil ? Mais, hélas ! le bras de fer du vieux Paradis avait éparpillé tous ces beaux rêves, et maintenant la fiancée de l'amiral dormait sur l'île aux Œufs, ayant quatre mille cadavres anglais pour monter la garde autour de son cercueil virginal. Tout avait été perdu dans la catastrophe, et les quelques bâtiments chargés de blessés et de survivants, n'avaient pu même remporter le lourd trésor de la flotte, que le geolier ébahi avait vu enterrer sur l'île, au milieu d'un morne qui, d'après ses calculs, devait s'élever dans la direction du Sud-Ouest.

Ces causeries aidaient à tuer le temps, en attendant qu'à son tour le temps s'en vint tuer le capitaine, lorsqu'un beau jour, un choc infernal ébranla la cale où gisait l'arrière grand-père de Jean.

Il perdit connaissance, et à quelques jours de là, il se retrouvait dans une maisonnette bâtie sur les bords de la Tamise, qui est, m'a-t-on dit, le fleuve des Anglais. Tout ensanglanté, il avait été ramassé sur le rivage par de pauvres pêcheurs de l'endroit, qui, le voyant à l'article de la mort, l'avaient porté jusque là.

Le pauvre amiral Walker n'avait pas eu de chance, paraît-il.

En revoyant les côtes de son pays, il avait involontairement songé à la réception que lui ferait la reine Anne, et prenant une résolution bien triste pour tout son monde à bord, il s'en était allé mettre un tison dans les poudres de la sainte barbe, et s'était fait sauter.

Le capitaine Paradis et une couple de matelots furent les seuls sauvés.

Son bonheur ne le quitta pas ; il parvint à passer en France, et à trouver là le commandement d'un vaisseau, l'*Espérance* de Nantes, en partance pour le pays.

La traversée fut heureuse, et chose extraordinaire à cette saison avancée, il ne rencontra aucune brume sur les bancs de Terre-Neuve. Ce navire filait comme s'il eût été béni par le pape, et déjà il était arrivé à la hauteur des Sept-Îles, lorsqu'un *accalmi* se fit, et le capi-

(1) Ce désastre est raconté de la manière la plus saisissante et la plus dramatique par la mère Tucheran St. Denys dans son Histoire de l'Hotel-Dieu de Québec.

(2) Garneau donne ce détail.

(3) M. St. John, plus tard vicomte Bolingbrook.

taine se trouva saisi par le brouillard qui le força à rester stationnaire.

Debout sur son banc de quart, l'oreille et l'œil au guet, il cherchait à interroger ce vague gris qui absorbait l'horizon. Peut-être songeait-il à l'Anglais, lorsque tout-à-coup il entrevit la silhouette d'un vaisseau. Puis ils furent deux, puis huit, puis vingt, qui s'avançaient à travers l'impénétrable banc de brume.

Le père Paradis croyait rêver, et pourtant c'est horrible à dire, mais il n'y avait pas à douter, c'était l'*Edgard* qui glissait silencieusement sur le flot suivi de son convoi. A mesure qu'ils filaient, le brouillard semblait suivre leur sillage, et bientôt, à l'exception de l'*Edgard* et de quelques autres, tous allèrent s'évanouir sur les récifs de l'île aux Œufs.

C'était Walker.

Depuis, chaque fois que sur le golfe la brume s'étend froide et serrée, l'amiral du brouillard revient croiser en ces parages.

Il s'en va baiser au front sa blanche fiancée, et derrière lui voguent les vaisseaux surpris par la brume dans ces endroits désolés. Sans que les matelots le sachent, il les entraîne à sa suite, — et chaque année, les nombreux et terribles naufrages de l'île aux Œufs le montrent Louison, que le triste cortège ne fait jamais défaut à celui qui, honteux de son entreprise sacrilège contre notre pays, n'aime plus à voguer maintenant que dans le silence et par les ténèbres.

Hubert ! mon d'a fait sa rencontre dernière-ment, et le pauvre garçon a eu toutes les peines du monde à s'en débarrasser : ce n'est qu'en faisant un vœu à la bonne Sainte-Anne du Nord qu'il a réussi.

Ah ! pourvu qu'il ne fasse pas de brume pour retourner à la goélette.

Allons ! Louison, allonge-toi le cou dehors : la pluie a cessé ; inspecte le temps et siffle-moi ton air maintenant ; nous avons besoin de vent.

Tout est manqué pour cette fois, car j'ai négligé un détail important.

Ah ! si j'avais réussi à me procurer une *main de gloire*, ça serait ni le *feu des Roussi*, ni le *pleurard* de Gaspé, ni le *braillard* de la Madeleine, ni l'*amir l* du brouillard qui me ferait peur, car on passe partout avec cela, et la *main de gloire* ne connaît pas d'obstacles.

Allons ! lève l'ancre, mon pauvre Jacques, ça n'est pas la première fois que tu t'en retournes gros Jean comme devant et mettons le cap sur la chaloupe !

A Continuer.

Le mardi, 5 courant au soir, le corps d'un homme gelé a été trouvé à Hall's Corners, N. Y., et porté à Tarrytown, où un jury de coroner a déclaré que la mort avait été produite par congélation. Le cadavre a ensuite été placé dans un cercueil, et inhumé dans le cimetière de Sleepy Mollow. Mais, comme on jetait la première pelletée de terre dans la fosse, des cris furieux sont partis de l'intérieur du cercueil. On s'est empressé de le remonter et de l'ouvrir. Aussitôt le mort a bondi de sa prison et a pris en courant le chemin de la gare de Tarrytown, où il est entré et s'est assis près du poêle, en déclarant à qui voulait l'entendre que, depuis quelque temps, il en voyait de grises sur cette terre. Il a absolument refusé de rien révéler, sous prétexte qu'après l'aventure qui venait de lui arriver, ses amis se moqueraient de lui. — *L'Avenir National* de St. Albans.

COMPLOT DE PRISONNIERS. — Une révolte bientôt réprimée a eu lieu vendredi dans le pénitencier du Missouri, à Jefferson City. Le meneur était un nommé Pat Duffy, détenu pour meurtre, dont on n'a pu se rendre maître qu'après lui avoir cassé un bras d'un coup de pistolet. Les conjurés étaient au nombre de 40, et l'on a trouvé sur l'un d'eux le plan écrit du complot. Ils devaient assommer les surveillants, mettre le feu aux ateliers, forcer les portes, dévaliser la caisse de la prison et prendre la fuite. La vigilance des gardiens a empêché la réalisation de ce plan.

VOUS POUVEZ MAINTENANT SAVOIR LA RAISON. — Le *Podophyllin* (Erable ou mandragore de mai) a été longtemps connu comme un purgatif actif et a été très en usage dans quelques parties de notre pays, (et est maintenant généralement employé par les médecins à la place du Calomel ou pillule bleue pour les douleurs du foie, etc.) L'*Extrait composé de Colocynthe* est considéré par le Dr. Neligan, d'Edinburgh, comme l'un des cathartiques les plus généralement employés et les plus sûrs dans la *Materia Medica* entière. L'*Extrait d'Hyoscyamus* donné et mélangé à des cathartiques actifs (tel que ci-dessus) corrige leurs qualités contractantes, sans diminuer leur activité. Voir *Materia Medica* de Neligan. Tous les riches éléments curatifs végétatifs ci-dessus sont avec d'autres, largement employés dans la manufacture de Pillules, restoratives végétales Shoshonees (Indien). Rien d'étonnant qu'elles soient au-dessus de toutes les autres Pillules, comme médecine de famille !

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 28 MARS, 1872.

ÇA ET LÀ.

On vient de s'apercevoir que sur 48 banques nationales faisant affaires à Boston, 19 ne possèdent point le fond de réserve exigé par le gouvernement, à New-York sur 51 en opération, 24 sont dans le même cas que celles de Boston.

On dit, on écrit, et on lit que la Tribune de New-York doit devenir un journal indépendant. C'est un événement dans le journalisme américain.

La législature du Maine est l'auteur de la fameuse loi d'ostacisme contre la vente des liqueurs alcooliques. Cette loi s'appelle "loi du Maine."

Le Massachusetts menaçait depuis quelque temps d'être plus rigoriste que son voisin. Le Maine craignant de voir la palme lui échapper, vient de faire un pas de plus. La législature vient de proscrire la vente du cidre et d'obliger les hôteliers à donner de forts cautionnements comme garantie qu'ils ne vendront aucune liqueur.

La sobriété est forcément en honneur, on la pratique ouvertement. Mais, en cachette, on caresse ses petits vices, on satisfait ses vieilles habitudes, on apaise un gosier irrité par d'abondantes immersions.

—Du Punch!... demandez vous au garçon qui sert le bar —Impossible, monsieur, nous sommes Tempérance, répond-il d'un air puritain; mais il ajoute à demi-voix en clignant de l'oeil:

—Nous ne pouvons servir les liqueurs ici; si monsieur en désire, on va les lui monter dans sa chambre. Et voilà comment les lois sont toutes exécutées.

Les excès étant devenus d'une habitude trop générale, on en a conclu qu'il n'est pas permis de se désaltérer, on ne fait pas de distinction entre le besoin et l'abus, on traite également l'ivrogne, et le voyageur épuisé. On leur refuse une goutte de cordial en présence du public, on leur monte des tonneaux de brandy dans leur appartement.

Triste pays où l'on ne peut boire sous la treille en se réchauffant aux rayons du soleil, où pour trinquer on ne peut appeler un ami, mais où il faut choisir un complice. Et cependant on boit toujours aux Etats-Unis, malgré la loi du Maine.

Cette loi, a eu tout de même son résultat: elle sert à rappeler l'objet de son institution. Un jour viendra, il faut le croire, où l'on se tiendra dans d'honnêtes limites. En se civilisant mieux, on apprendra à s'abreuver assez sans boire trop.

En attendant ce jour fortuné, on enfreint chaque jour la "Loi du Maine." Ce qui prouve clairement qu'aux Etats-Unis où le peuple se targue tant d'être souverain, les lois ne servent à rien quand il ne convient pas de les exécuter.

Après la boisson, le tabac. Parlons un peu du Jupiter Fumant de la maison blanche, M. Grant. Le soldat-président est attaqué de toutes parts. Voici le dernier trait décoché contre lui. M. Grant paraît suivre à la lettre le conseil de Don Quichotte à Sancho-Panza, lorsque ce dernier devint gouverneur de Barataria.

"Si quelques-uns de tes parents pauvres, viennent à toi, disait Don Quichotte, ne les rejette point, mais comble les de faveurs." Allusion fine et délicate aux nominations intéressées du général Grant.

La scène se passe dans le sénat des Etats-Unis. M Edwards se déclare fortement contre une motion de M. Conkling. Ce dernier l'interrompt en disant: Vous combattez contre un moulin à vent.—Certainement, répond M. Edwards, c'est à vous que je m'adresse..... Pas mal!!

Un révérend ministre américain de Councils Bluffs, (Iowa,) au lieu de prendre, comme d'ordinaire, tant par tête à ses ouailles pour célébrer la cérémonie du mariage, les marie au poids. Le marié paye dix centins par livre et la mariée cinq centins.

FERD. GAGNON.

DE TOUT UN PEU.

Aimez avec calme, mais soyez constants. Pour croire, il faut aimer; pour aimer, il faut croire. Mieux vaut avoir un esprit juste qu'un esprit brillant. La perfection d'une pendule consiste dans la régularité et non dans la vitesse de son mouvement.

Il y a 25 pieds de neige à Bonner city, territoire de l'Idao. Les Etats-Unis importent, chaque année, d'Angleterre, pour \$15,000,000 de fil et de soie, à coudre.

Madame Geniot, la femme-géant, vient de mourir à Paris. Elle pesait 514 livres. En 1848, elle fut promenée sur un char, comme emblème de la liberté. C'était, il faut l'avouer, la personnification de l'idée de Barbier dans ses vers sur la liberté:

"C'est une femme forte, "Aux puissantes etc., etc."

Vouloir c'est pouvoir. On ne saurait trop se répéter cette maxime quand on a la ferme volonté de dormir et qu'un voisin joue du cor de chasse.

Un bon conseil au gouvernement de Québec. C'est de former des sociétés de colonisation dont les souscriptions seront

acquittées avec des œufs de poule. Exemple: Les mormones de l'Utah mettent de côté tous les œufs que leurs poules pondent le dimanche, elles les vendent et en consacrent les profits pour payer les frais de voyage des mormons européens qui désirent s'établir dans l'Utah!

Dans l'Illinois, les écoles publiques sont fréquentées par 650,000 élèves. Il y a 20,000 professeurs et 10,773 maisons d'école. En 1871, l'Etat a dépensé \$7,000,000 pour les fins de l'éducation.

COURTE-HEUSE.

SPRINGFIELD, MASS.

Nos compatriotes de Springfield ne sont pas très nombreux, mais leur générosité accomplit des prodiges dignes d'un plus grand nombre. Le 3 février dernier, s'ouvrait dans les vastes salles de l'hôtel de ville, un grand bazar au profit de la future église canadienne de Springfield. Messieurs A. D. Lapierre et Dr. Z. Rousseau étaient en tête du mouvement; secondés par un bon comité d'organisation. Le Rvd. Messire Laverdière, curé du lieu, n'épargna ni sa bourse ni son temps. Grâce à l'énergie et au dévouement de ces hommes d'élite, le bazar eut un succès étonnant.

Les recettes générales ont été de \$3,898.00, et les dépenses de \$1,477.00. Profit net, \$2,421.00. La congrégation canadienne de Springfield, a démontré une fois de plus, son grand zèle pour la foi. Espérons que ses épreuves des temps passés, ne se renouvelleront plus et que, bientôt, une nouvelle église canadienne sera ouverte au culte catholique. Euge! Euge!

TOURS DE FORCE.

(Suite.)

—Nullement, capitaine; le bon repas que je réclame pour Robert, en lui remontant le moral et en lui rendant momentanément une partie de ses forces, ne ferait que rendre le triomphe de Petit-Blanc plus complet et plus éclatant. Il est incontestable que si mon camarade succombe au premier coup de poing, toutes les sympathies des spectateurs seront pour lui, et que l'on attribuera sa défaite au déplorable état d'épuisement dans lequel il se trouve.

Le capitaine R... réfléchit un moment avant de répondre, puis, se tournant vers moi et me souriant de l'air le plus agréable qu'il lui fût possible de prendre, c'est-à-dire me faisant une affreuse grimace

—Au fait, je ne vois pas d'inconvénient majeur à me rendre à votre désir, me dit-il. Il est certain que je serais horriblement contrarié, si la boxe s'arrêtait à la première passe!... Oui, vous avez raison: il faut pour que la fête soit complète, que votre compatriote ait au moins l'air de résister.... Allez me le chercher de suite.

Je ne me fis pas répéter cet ordre: je m'empressai de me rendre auprès de Robert-Lange et je lui fis part de la bonne aubaine qui l'attendait.

—Satanés Anglais, me dit-il en haussant les épaules, ce qui était un geste habituel, ils refusent le strict nécessaire à de pauvres diables qui succombent sous les privations, et ils offrent de bons déjeuners à ceux qui les amusent par des combats à coups de poings.... Ce sont de fameuses canailles!... N'importe!... Depuis sept ans, je n'ai pas fait ce qui peut s'appeler un repas, et je ne serais pas fâché de m'asseoir un peu à une bonne table.... Ce sera toujours autant de pris sur l'enemi.

Cinq minutes plus tard, le Breton, installé devant un succulent déjeuner, mangeait comme quatre et buvait comme six.

—Prenez garde, lui dis-je, vous allez vous faire mal! Méfiez-vous surtout de ce vin de Porto....

—Je le trouve trop bon, camarade, pour lui faire injure?

—Oui, je conçois qu'il soit de votre goût, mais n'oubliez pas que vous n'êtes plus habitué aux boissons alcooliques, et que leur action sur vous doit, par conséquent, avoir une grande puissance. Prenez des forces, mais ne troublez point votre raison....

—Ne craignez rien, camarade;... avant mon entrée dans les pontons, je buvais mon petit litre d'eau-de-vie, chaque jour, et je puis pourtant vous assurer, sans vanterie, que j'ignore encore ce que c'est que l'ivresse.

—Eh! bien, alors, je n'insiste plus; donnez-vous en à cœur joie...

Robert-Lange usa si largement de cette permission, qu'il finit par plonger dans la plus profonde stupéfaction, le maître d'hôtel qui le servait; l'Anglais, depuis qu'il exerçait ses fonctions, n'avait jamais rien vu de pareil.

—Voilà qui est fini, dit enfin le Breton, en se levant tranquillement de table, pas de carte à payer, pas de compagnie à saluer, c'est on ne peut plus commode. Allons-nous-en....

Robert-Lange, dont j'épiais avec une curiosité inquiète les moindres mouvements, me prit alors par le bras et s'éloigna avec moi d'un pas calme et assuré.

—Ne sentez-vous pas les vapeurs du Porto vous monter à la tête? lui demandai-je, lorsque nous nous retrouvâmes au grand air, sur le pont.

—Farceur, me répondit-il en riant, car il crut que je plaisantais, ce Porto est un petit vin rafraichissant, qui, s'il manque de force, n'en est pas cependant à dédaigner pour cela... Il vaut presque le cidre....

—Ma foi, pensai-je, si Robert est aussi athlète qu'il est remarquable buveur, je pourrais bien gagner mon pari d'une guinée. Vraiment, ce garçon-là n'est pas une nature ordinaire, et je suis presque tenté de croire que ses camarades n'ont point tort de compter sur lui.

Vers les deux heures et demie de l'après-midi, on signala un canot qui se dirigeait vers la Couronne, et contenait plusieurs dames anglaises.

Le capitaine R. s'empressa de recevoir ses visiteuses avec toute la galanterie dont il était susceptible, et les installa aux meilleures places, sur les gradins. Nous conjecturâmes de là, que le moment de la lutte approchait. En effet, presque au même instant, une dizaine de canots, portant toute la fashion des deux sexes de Portsmouth et de Gosport, abordèrent notre ponton, dont le pont ne tarda pas à présenter un coup-d'oeil pittoresque et animé.

Bientôt des hourrahs et des cris de joie retentirent et nous annonçèrent l'arrivée de l'ordonnateur et du héros de la fête, c'est-à-dire le brillant Colonel et l'illustre Petit-Blanc.

—Que fait Robert-Lange? demandai-je à un de mes amis, un Breton, qui passa en ce moment près de moi.

—Robert joue à la drogue, me répondit-il.

—Que pense-t-il, que dit-il?

—Il pense que tous ces gens là sont bien bêtes de se déran-

ger tout exprès pour voir deux pauvres diables s'assommer, et il demande qu'on le laisse jouer tranquille, et qu'on vienne l'avertir, seulement quand on aura besoin de lui.

—Ma foi, sa confiance commence à me gagner. Je ne suis plus si éloigné de croire qu'il se tirera de ce mauvais pas à son honneur.

(A continuer).

A. N. MONTPETIT.

Dans une ville de Pennsylvanie, on a formé dernièrement un corps de jurés; et la moyenne de leur âge était de 80 ans. Un assistant shérif a été, tout le temps qu'a duré le procès, occupé à les secouer pour les tenir éveillés!

Thomas Carter, après avoir perdu sa femme, a fait la bousculade de se remarier.

Comme cela n'arrive que trop souvent, Mme Carter No 2 a pris en grippe un petit garçon que son mari a eu de sa première femme.

Cette stupide mégère qui maltraitait à tout propos cet enfant a eu, la semaine dernière, par un des jours les plus froids, l'idée de l'enfermer à peine vêtu, dans une espèce de caveau placé sous l'escalier et de l'y laisser passer la nuit. Le lendemain matin, l'enfant a été trouvé mort et littéralement gelé.

Carter et sa douce moitié sont arrêtés.

Un accident tragique est arrivé dernièrement près de Franciscoville, dans l'état de Michigan.

Loker et Hammond, deux jeunes gens tous deux récemment mariés, vivaient dans la même maison et en très bons termes. Un matin, Hammond sortit, et à son retour, Loker entendant du bruit, crut qu'un voleur cherchait à s'introduire dans la maison. Il sauta hors du lit et s'armant d'un pistolet, il cria:

"Qui est là!" Personne ne lui répondit et Hammond entra. Ne recevant pas de réponse, Loker prit Hammond pour un voleur et tira sur lui. Un éclair jaillit dans les ténèbres et la balle frappa l'infortuné en pleine poitrine! Hammond s'affaissa en s'écriant: "Oh! mon Dieu!" et il expira immédiatement.

Loker se procura immédiatement une lumière, et en reconnaissant son ami devint fou de douleur.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

En cette ville, le 19 courant, la Dame de M. Arsène Cazavan, un fils.

A St. Roch de Québec, le 15 courant, la dame de Henri Alfred Simard, Ecr., M. D. V., une fille.

DÉCÈS.

Décédé au Cap St. Ignace, à un âge très avancé, le Lt. Col. L. O. Gamache. Bon père, bon époux, bon citoyen, ce digne vieillard a emporté dans la tombe les regrets de toute sa paroisse. Son souvenir ne s'effacera que très difficilement.

En cette ville, le 20 courant, à l'âge de soixante et trois ans et sept jours, après une maladie soufferte avec une grande résignation, Dame Adélaïde Truteau, épouse de Cyrille Beaudriault, Ecr., Marchand.— Bonne mère, tendre épouse, amie charitable et dévouée, jouissant de l'estime et de l'amitié de tous ceux qui la connaissaient. Elle appartenait depuis quelques années au Tiers-Ordre de St. François d'Assise, et après avoir rempli scrupuleusement tous les devoirs de cette société, elle est allée vers son Créateur recevoir la récompense promise aux élus de l'Evangile. R. I. P.

En cette ville, le 25 courant, Dame Marie Malvina Fréchette épouse de M. Arsène Cazavan, âgée de 24 ans et six mois.

En cette ville, la semaine dernière, chez son père, H. Lionais, Ecr., Arthur Lionais, marchand de vins, à l'âge de 32 ans et 45 jours.

MARCHES DE LA SEMAINE DERNIERE.

Table with columns for Montreal and Quebec prices for various goods like flour, oil, and meat. Includes sub-sections for Volailles, Viandes, and Fromages.

Bois de chauffage, \$16 par corde pour l'érable. Charbon en moyenne, \$20 par tonne.

ACCIDENT EPOUVANTABLE.

On lit dans le Memorial d'Amiens:—
"Vendredi matin, vers huit heures, près de Clermont, au passage du train des voyageurs No. 3, parti de Paris pour Amiens, un accident épouvantable a causé la mort d'un chauffeur du dépôt de Paris, le nommé Pékal.

"Monté sur sa machine au moment où le train arrivait au pont de Clermont (endroit où la voie est si resserrée, que les piliers de ce pont froient presque les wagons), Pékal se pencha de ce côté pour regarder derrière lui; il ne pensait sans doute pas au danger. A ce moment, la machine entra sous le pont, un des piliers atteignit le malheureux à la tête et le décapita net. Séparé du corps, la tête fut lancée sur la voie."

UN JEUNE HOMME ROMANESQUE.

Amour, amour, quand tu nous tiens!...

Mais écoutez plutôt l'histoire de Joseph Piedani, un garçon sentimental et jaloux, s'il en fut. Aussitôt qu'il eut l'âge de raison, il s'éprit éperdument de sa jeune cousine Marguerite X.—Or, celle-ci devait se marier à la mairie du dix-septième arrondissement et à l'Eglise Ste-Marie-des-Batignolles. Tous les serpents de la jalousie s'étaient donc donné rendez-vous dans le cœur de Piedani. Il résolut que le mariage ne s'accomplirait pas. En conséquence, il alla trouver le cocher de la voiture qui devait conduire la mariée, et lui promit 500 francs s'il voulait lui prêter sa livrée et lui laisser prendre sa place. Il ne s'agissait, du reste, lui dit-il, que d'une simple plaisanterie.

Le cocher consentit. Piedani s'ajusta une fausse barbe, monta sur le siège et attendit. Sa cousine arriva et monta la première; mais au moment où sa mère, une vieille dame de soixante-quatorze ans, possédait sa bottine sur le marche-pied, Piedani fouetta les chevaux et partit à fond de train, tandis que Mme M.—tom-bait à la renverse et se blessait assez grièvement. Piedani enfila la rue de l'Eglise et prit le boulevard extérieur, se dirigeant vers le parc Monceau.

On juge de l'ébahissement des gens de Batignolles, en voyant passer, au grand galop, cette voiture à chevaux blancs, à la portière de laquelle une jeune femme, couronnée de fleurs d'orangers, poussait des cris de désespoir. Enfin, au coin du boulevard Malesherbes, Piedani versa tout son monde dans une mare d'eau stagnante; puis, couvert de boue lui-même, il se sauva vers le parc Monceau. Il a été arrêté. Ses victimes sont dans un triste état.

LE ROI DES MARÉCAGES.—Nous avons eu souvent l'occasion de parler de la petite bande de brigands commandée par un certain Henry Berry Lowery, moitié nègre, moitié Indien. On sait que le quartier-général de cette bande est dans les marais inaccessibles qui entourent Lumberton (Caroline du Nord), et que depuis des années cette poignée d'hommes se rit des efforts, non seulement des autorités et de la milice de l'Etat, mais même des troupes des Etats-Unis. dont les détachements envoyés contre elle à diverses époques sont invariablement revenus décimés et découragés. Dernièrement, la Législature de la Caroline du Nord a promis une forte récompense pour la capture de Lowery et de ses compagnons, morts ou vifs. Le surlendemain, la bande entière passait la journée dans le village de Lumberton, faisant descendre les voyageurs des trains de chemin de fer et invitait tout le monde à boire avec elle quelques barils de cidre enlevés chez un épicier de la localité. Lowery, à qui quelqu'un faisait observer qu'il était imprudent de s'exposer ainsi au milieu d'une foule d'étrangers, maintenant que sa tête était mise à prix, répondit en haussant les épaules:—Ils ne seraient pas assez bêtes pour me tuer; ils savent bien qu'on ne leur paierait jamais la récompense promise."

Quelques jours après, un detective avait pris place dans le train qui passe à Lumberton, après avoir annoncé à qui voulait l'entendre que si Lowery apparaissait à portée de son revolver, c'était un homme mort. Avant le départ du train le detective se regardait déjà comme le propriétaire incontestable de la récompense offerte par la Législature. Il aurait sans hésiter vendu la peau de l'ours à quiconque aurait voulu l'acheter. A l'arrêt du train à la station de Lumberton, Lowery en chair et en os, est venu frapper sur l'épaule du conducteur, en criant de manière à être entendu de tous les voyageurs: "Cinq cents dollars de récompense à qui

me montrera le detective venu ici exprès pour me tuer!" Puis il s'est mis à visiter lui-même tous les wagons, à la recherche de son homme, mais l'heure du départ est arrivée sans qu'il l'eût trouvé. Ce n'est que longtemps après que le detective s'est décidé à sortir de la cachette où il s'était fourré, dans le wagon des bagages.

Ces faits et une foule d'autres du même genre ont paru assez intéressants au Herald de New-York pour envoyer sur les lieux un correspondant spécial chargé de tenir les lecteurs de ce journal au courant des faits et gestes des bandits de Lumberton. Le correspondant a recueilli et envoyé au Herald nombre d'épisodes plus romanesques les uns que les autres de l'existence de Lowery. Dans une de ces dernières lettres, il annonçait qu'un des principaux membres de la bande, Boss Strong, venait d'être tué raide d'un coup de feu tiré par derrière, pendant qu'il jouait du banjo dans sa cabine.

Or, samedi soir le Herald a reçu de Wilmington et de Richmond plusieurs dépêches dont une signée par Lowery lui-même, lui annonçant que son correspondant était prisonnier de la bande, mais qu'on ne lui ferait pas de mal et qu'on le relaxerait dans une huitaine de jours si l'on acquiert la preuve qu'il n'est pas un espion. Sinon...adieu les correspondances de Lumberton. Le télégramme expédié par Lowery se termine par ces mots: "Boss Strong est en parfaite santé et vous envoie ses respects."

Le Herald est furieux. Comment, s'écrie-t-il, oserions-nous revendiquer le protectorat du Mexique, quand nous n'avons pas même le pouvoir de protéger nos concitoyens dans la Caroline du Nord; quand, à 2 secondes de la capitale par le télégraphe et à 24 heures du chemin de fer, des bandits peuvent impunément capturer leurs victimes et les mettre hors de la portée de tout secours!

RECETTES UTILES.

—On prétend que l'huile de castor, appliquée tous les jours sur les verrues des chevaux, les fera disparaître en quelques jours.

—Pour enlever la rancidité du beurre, il faut le battre ou le pétrir dans une quantité d'eau suffisante contenant vingt à trente gouttes de chlorure de chaux (qu'on trouve chez tous les pharmaciens) par deux livres de beurre. Laissez le beurre en repos pendant deux heures, puis pétrissez-le de nouveau dans de l'eau fraîche.

—Pour la toux, faites rôtir un citron avec beaucoup de soin, en prenant garde qu'il ne brûle; lorsqu'il est tout à fait chaud, tranchez-le et pressez-le au-dessus d'une tasse contenant trois onces de sucre parfaitement pulvérisé. Prenez une cuillerée de ce breuvage toutes les fois que votre toux vous incommode. Le breuvage est bon et agréable au goût. Il est rare qu'il n'ait pas procuré du soulagement.

Ecole Spéciale de Télégraphie.

89—RUE ST. JACQUES, MONTRÉAL—89

Le but de cette Institution, la seule de ce genre dans toute la Puissance, est de former des jeunes gens à la science de la Télégraphie afin de procurer d'habiles Opérateurs aux nombreuses lignes projetées et à celles maintenant en construction. A une époque qui n'est pas très-éloignée, plus de cent cinquante Opérateurs trouveront des emplois lucratifs. L'Ecole de Télégraphie fait appel aux jeunes gens de 14 à 30 ans et aux jeunes personnes du même âge qui auraient des dispositions pour l'étude de cette science.

Les Elèves doivent savoir bien lire et écrire l'anglais. Trois mois d'assiduité en classe suffisent pour devenir bon Opérateur. Des sujets sortis de l'Ecole, et qui aujourd'hui occupent de bonnes positions, prouvent cet avantage.

Les Professeurs attachés à l'Etablissement sont des hommes émérites et choisis parmi ceux qui ont acquis de grandes connaissances dans la théorie comme dans la pratique de la Télégraphie.

L'Ecole possède tous les instruments télégraphiques au grand complet. Ils sont fournis gratuitement aux Elèves. De vastes salles d'études, parfaitement aérées, sont disposées pour les personnes des deux sexes, qui y trouveront tout le confort désirable. Outre les petites lignes télégraphiques à l'usage des Elèves, dans l'intérieur de l'Etablissement, l'Ecole a à sa disposition, la ligne régulière appartenant à l'Administration des journaux "Canadian Illustrated News," "l'Opinion Publique," "The Hearststone," ligne qui relie ses bureaux de la Côte de la Place-d'Armes aux ateliers du Faubourg St. Antoine. Les Elèves qui commencent leurs études à l'Ecole terminent sur cette ligne, qui fonctionne admirablement bien, et qui leur donne, par conséquent, l'inappréciable avantage de se perfectionner et d'acquiescer l'expérience et la connaissance pratique de la Télégraphie.

Les Elèves qui savent se distinguer obtiennent des certificats de capacité. Dans ce cas, l'Ecole se charge de les placer dans les meilleurs conditions possibles. Prix d'entrée: \$30.00. Aucune somme supplémentaire ne sera exigée des élèves qui ne pourront terminer leurs études dans le cours de 3 mois; il leur sera permis de fréquenter l'Etablissement pendant tout le temps qui sera jugé nécessaire.

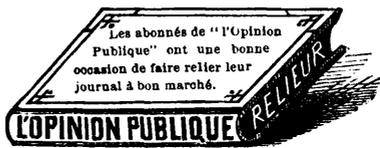
Pour tous autres renseignements, s'adresser à CHS. L. BOSSÉ, Directeur, Côte de la Place-d'Armes, No. 3. 3-10 f

H. P. LABELLE, MAGASIN DE MEUBLES, 91 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

UNE BONNE CHANCE. Un médecin établi depuis une quinzaine d'années dans une bonne paroisse au Nord du St. Laurent, céderait sa place à un confrère qui ferait l'acquisition de l'emplacement qu'il occupe actuellement.

C'est une propriété bien bâtie et ornée de plantations nombreuses; la maison spacieuse, chaude, est divisée en douze appartements presque tous peints. Les dépendances offrent beaucoup de commodités. A proximité des chars et de la navigation. S'adresser à ce bureau. 3-8f

J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.



No. 36 RUE ST. VINCENT, MONTREAL. 3-4 z

\$30,000 VALANT EN HARDES FAITES DRAPS, TWEEDS, CASHMIRE FRANÇAIS ET ANGLAIS NOUVELLEMENT IMPORTÉS 20 POUR CENT AU-DESSOUS DE LA VALEUR ORDINAIRE VENEZ ET JUGEZ. L'on trouvera aussi chez le Soussigné une grande variété de CHEMISES, COLS, COLLETS, ETC. A DES PRIX TRÈS MODERES R. DEZIEL, NO. 131, RUE ST. JOSEPH. Toute commande sera exécutée avec goût et promptitude. 2-3z

A. BELANGER, MAGASIN DE MEUBLES, 276, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION METROPOLITAINE.

LE LIVRE D'ACTION de cette SOCIÉTÉ a été déposé entre mes mains et sera ouvert aux souscripteurs le et après le premier Mars prochain.

ALFRED BRUNET, 38, Rue St. Jacques. Montréal, 26 Février 1872.—3-9-1

AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné seront reçues à ce bureau jusqu'à Mardi, deuxième jour d'avril à Midi, pour l'excavation et les travaux de tailleurs de pierre requis pour entrée de Barrière, Mur d'enceinte, etc., etc., des Bâtisses Publiques à Ottawa.

Les plans et spécifications peuvent être vus à ce bureau le ou après Lundi le 18 courant, où toutes informations nécessaires peuvent être obtenues.

Les signatures de deux personnes solvables et responsables voulant devenir cautions pour le dû accomplissement du contrat doivent être attachées à chacune des Soumissions.

Le Département ne sera pas obligé d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 11 mars 1872. 5-12 c

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom, TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry, ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 267 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 2-21z

F. X. BEAUCHAMP, (Successor de D. Smilke.) BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRECIEUSES. 134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134 MONTREAL. 2-45z



ATELIERS DE FERBLANTIERS ET PLOMBIERS.—Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent. T. St. George continuera à prendre des commandes pour posage de tuyaux à gaz et à l'eau, pour ouvertures en fer blanc, tôle et ardoise; pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Fournitures à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés. T. ST. GEORGE, 98, RUE ST. LAURENT. 2-24z

VENDRE, à St. Pacôme, un CHEVAL ATTROTTEUR, de première force. S'adresser à M. le Curé du lieu. 3-5 h

LIBRAIRIE NOUVELLE ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL. Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveaux en ROMANS, DROIT, MEDECINE, MUSIQUE, &c. Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-5z

LAURENCELLE & VARY. FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT Pour Dames et Messieurs. CHAUSSURES FAITES A ORDRE. Importateurs de Chaussures Anglaises et Françaises de première qualité. Ont constamment en mains des chaussures à semelle de Liège, etc., etc. No. 303, RUE NOTRE-DAME. 2-31z

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY. LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées. Prix: 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. (Etabli en 1859.) 2-24z

AVIS. LES ABONNÉS DE L'OPINION PUBLIQUE trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez N. RHÉAUME, 75—RUE ST. LAURENT.—75 2-47 f

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND NE FAILLI JAMAIS ET VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 2-33z

CORNICHES, CORNICHES ROULEAUX, BAGUETTES A CADRES ET A ESCALIERS. A vendre à prix réduits avant l'inventaire chez L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG, Montréal. 2-10z

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 9 Février 1872. L'ESCOMPTE AUTORISE sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. tf

O. DESMARAIS, PHOTOGRAPHE. (Coin des Rues Craig et St. Laurent,) MONTREAL. On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 2-45x

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS. DE \$8 A \$40. Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de POELES DE CUISINE, COUCHETTES EN FER, FONDS A RESSORTS DE TACHER, OBJETS EN ÉTAIN ET VERNISSÉS, POTS A THE ET CAFÉ AMÉLIORES, ETC., ETC., ETC. Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de COUCHETTES EN FER TRAVAILLE ANGLAIS. MEILLEUR ET CIE., 526, Rue Craig. 2-18z

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.